

Plaisirs

de Mémoire et d'Avenir

Mai 1999

Numéro 3

60 FF

André Beucler
1898 - 1985



*Pages furtives
échappées d'un tiroir*

S O M M A I R E

- 4 Fallait-il oser ?
- 9 Scènes de la vie d'Alain Proviste.
- 19 Boléro : Jeux d'écriture et visions d'art.
40 Pensées d'Alain Proviste.
- 51 Délectations sacrilèges.
- 63 Croquis.
- 69 Belfort 1911. La mémoire...
comme une machine à explorer le passé.



- 81 Le Bureau de Poésie.
*Emmanuel Looten; Maryse Vincent-Neveu, Christiane Rinaldi,
Yves-Ferdinand Bouvier, Danièle Normand-Corvaisier.*
- 89 Boîte aux lettres.

PLAISIRS DE MÉMOIRE ET D'AVENIR
est une publication de l'Association André Beucler
déclarée sous le n° 52 du J.O. du 25 décembre 1991

17, rue du Docteur-Germain-Sée Paris 16ème
Télécopie : 01.45.20.17.10

site internet : www.multimania.com/andrebeucler
e-mail : andrebeucler@multimania.com

Promoteurs-responsables : Serge et Roland Beucler
Secrétariat de rédaction : Elaine de Sourdis
© Anbe 1999

Fallait-il oser ?

Fallait-il, à l'heure où l'image d'André Beucler resurgit avec force comme celle de l'un des grands précurseurs de la modernité romanesque, d'un visionnaire et d'un créateur inimitable, fallait-il ressortir de ses tiroirs les petites proses et poésies fugitives qu'on va lire ici ? – C'est la question que les signataires se sont longuement posée.

Loin de la place publique où ils proposent leurs œuvres achevées, tous les grands écrivains, et aussi tous les artistes, entretiennent des jardins secrets, des cabinets de réflexion, des laboratoires aux portes dérobées, des greniers enchantés plein de valises à double fond, de lettres cachetées, d'ébauches de livres du second rayon, de brouillons repêchés, de rimes sans raisons et de mélodies inachevées.

C'est la face cachée de leur talent.

Beucler appelait cela, sans aucun mépris, de "l'escrivaillerie" : une discipline qu'il pratiquait lui-même chaque jour, comme une gymnastique souvent jubilatoire. Autrement dit des exercices de style, mais saupoudrés de clins d'œil et de sourires.

André Beucler ne tenait pas de journal. En revanche, il n'avait cesse d'annoter au crayon des bouts de papier soigneusement rangés dans ses poches. Il les recopiait partiellement sur des cahiers à spirale. Il avait aussi une mémoire qui tenait du prodige. Pour oc-

cuper ses insomnies, car il avait le sommeil fort léger, il mettait en forme des textes dont il savait d'avance qu'il ne les livrerait pas au grand jour.

Quelques "pièces de circonstances", comme on dit, atterrisaient parfois chez des amis auxquels elles étaient destinées, sous des enveloppes rimées à la manière de Mallarmé, mais la plupart des textes rejoignaient les tiroirs. Les signataires ont eu souvent le privilège d'en parcourir quelques-uns – c'était une sorte d'heure de la récré – souvent aussi ont-ils protesté pour obtenir leur "élargissement" des oubliettes. Mais André Beucler répondait invariablement qu'il ne voulait ni les publier, ni non plus les détruire. Un jour il consentit pourtant à confier à l'un de nous quelques pastiches pour les remettre à une revue éphémère qui sollicitait des inédits insolites, mais elle disparut peu avant lui et ils sont restés inédits. On les trouvera ici avec le court avant propos qu'il avait rédigé pour la circonstance.

On y a joint quelques textes qui ne sont pas inédits à proprement parler, mais qui n'ont paru qu'en revue ou en gazette, notamment les souvenirs cocasses d'un potache chahuteur, pensionnaire au lycée de Belfort.

Et puis, c'est peut-être la cerise sur le gâteau, nous avons joint à cet ensemble un conte baroque dont le protagoniste, Alain Proviste, semble être, ne serait-ce que par son nom, un petit neveu d'Alphonse Allais, dont André Beucler était un lecteur inconditionnel et à l'occasion un interprète exceptionnel. Il fallait l'entendre "distiller" de mémoire *Le Quincaillier* ou *Le Poème morne* !

Tout compte fait, nous avons pensé qu'en offrant au public ces pages fugitives nous ne pouvions pas porter atteinte à la mémoire de leur auteur, si nous précisions toutefois qu'il ne les prenait pas très au sérieux. Et nous avons estimé qu'il eut été dommage de priver des lecteurs de pages aussi vives, alertes, court-vêtues, mais chantant clair, et cachant sous leur belle humeur une gracieuse tendresse.

Fugitives, avons-nous dit ? À la réflexion ce qualificatif ne leur convient pas bien. Ce qu'on appelle les pièces fugitives étaient une

occupation privilégiée des cercles à la mode où se rencontraient au XVII^e siècle des beaux esprits, rimant pour occuper leurs loisirs en bonne compagnie. Les Voiture, les Saint-Amand, la marquise de Sablé, étaient gens du monde autant que poètes et ne voyaient dans leur petits vers qu'un délassement partagé. Les premiers " maîtres " du genre remontent au temps où Marot, Saint-Gelais et Desportes brillaient à la cour et enseignaient aux courtisans à badiner, c'est-à-dire à se montrer spirituels sans grossièreté.

Ce n'est pas le propos des textes réunis ici, qui loin des salons et des cénacles, ont été improvisés, parfois élaborés, dans la solitude de la tour d'ivoire non point pour être offerts à l'admiration mais tout au contraire pour servir à leur auteur tantôt de délassement tantôt d'exercices de gammes pour explorer un domaine qui n'est pas le sien, et parfois pour amuser quelques amis. C'est pourquoi nous avons choisi de les appeler " furtives ". Un mot que les dictionnaires tentent de cerner par les analogies : secret, discret, rapide, fugace, à la dérobée, que l'on veut faire passer inaperçu. C'est bien le mot qui convenait !

Ne regrettant pas d'avoir été indiscret, nous vous convions à nous suivre, sur la pointe des cils, dans cet " innocent paradis, plein de plaisirs furtifs ", pour emprunter à Baudelaire ces quelques mots d'introduction.

Serge et Roland Beucler



*André Beucler devant la maison familiale
à Bondeval près de Seloncourt (Doubs)*



*Scènes
de la Vie*

d'Alain Proviste,

- Poète et Soldat -

Caserne Jeanne-d'Arc
(Quelque part dans l'Est)

Alain Proviste à sa fiancée

Mardi

Ma chérie et bien aimée Philiberte,

Je mets l'âme à la plume, ça va plus vite que la main, pour t'écrire un mot d'amour et te donner les meilleures nouvelles. Il fait beau comme je t'aime et la prairie est émaillée de fleurs, on dirait des yeux et même on dirait les tiens. Là-bas, cette fine banderole couleur de liseron, au bord du ciel, c'est la ligne bleue des Vosges. On entend des cris d'été, de petits sifflements dans les cerisiers. Tout est jolie poussière vivante entre le soleil et l'herbe tendre comme vapeurs de jonquilles, éclats d'oiseaux-lyres et plumes d'astres. Quel beau jour ! C'est comme un 14 juillet sans troupes armées, rien que des badauds. Pas un bocage, pas un plumage, pas un corsage qui ne me dise : halte ! la vraie poésie te souhaite la bienvenue. Je n'entends que le vaste murmure de la clarté sur la petite ville où l'on croit voir tomber du ciel de petits papillons, de petites cloches au petit bonheur, j'allais dire de petites sensations et je le dis et tout ça se répand menu menu impalpablement, sur le superbe costume du monde extérieur. Tu vois tout est petit dans le grand tout, sauf notre amour. Il y en a partout, et j'ai peur. D'abord parce que l'on a toujours peur en amour et puis parce que toi aussi tu es partout et d'ici c'est comme si tu n'avais pas de demeure. Tu es dans l'atmosphère, dans la chambrée, dans les rues, dans les jardins, autant et peut-être plus que dans mes pensées. L'amour c'est envahissant. C'est le cosmos.

Chérie, je me sens très bien dans mes habits de soldat, on dirait des habits du dimanche. Sur les routes avec le régiment, je n'en finis pas de me dire en marchant que je suis en chemin de fer, dans une voiture de première classe. L'officier à cheval a l'air de la locomotive et je regarde par la fenêtre. On voit de belles maisons dans ce pays, et de belles routes, mais il y a moins d'amour que chez nous. Et moi qui suis poète, il n'y a rien à faire, je vois partout des métaphores et des hémistiches mêlés aux choses de ce monde et de mon cœur. Je suis poète depuis que je t'aime.

Ma bien chérie, il fait encore plus beau que quand j'ai commencé ma lettre. Je me dépêche. Personne n'entend encore le clairon, mais moi j'ai appris à me servir des ultra-sons, je vois sa sonnerie dans l'air comme une fumée d'hirondelles. Tu sais, les choses les plus simples, c'est comme si déjà on les vivait, comme des détresses, des pressentiments. Et puis après, elles existent bien moins quand on les voit vraiment. Sauf pour notre amour. C'est pourquoi je te tiens en pensée comme si ma mémoire avait des bras. Ma bien aimée, je suis au peloton des élèves sous-officiers, on dit que je fais des progrès. Le soir, on dort dans une chambrée, il y a beaucoup de bruit, ceux qui ronflent et qui ont l'air de se battre avec les bruits de la ville. Puis tout se tait comme fond un morceau de sucre, et moi j'écoute et j'entends que je ne dors pas. À la fin, je crois percevoir quelque part dans mon corps un concert de toupies qui danseraient sur des épingles, et d'autres jours, c'est comme une laine, comme un chiffon avec lequel on aurait essuyé un piano. J'ai mis mes livres sous ma paillasse, dans le noir, et j'étudie toujours la poésie en même temps que toutes les choses que je dois savoir pour devenir sous-officier. Ce n'est pas difficile, mais c'est drôle, surtout quand au lieu de lire les phrases du manuel du chef de section je me dis tout à coup : je voudrais que tu te nommasses Desdémone ! Il y a des jours où j'aime bien être soldat, ça donne une mentalité toute nouvelle, je ne pourrais pas t'expliquer, mais je sais que ça me fait aussi de la peine. Surtout quand je ris avec les autres. Et

des fois, j'en ai envie. D'autres fois, c'est le cafard, comme on dit, et je ne m'ennuie pas seulement de toi. La nourriture bien sûr, ce n'est pas la nourriture de chez nous, et quand il pleut je me sens tout mouillé de tristesse. Le dimanche c'est la radio dans la chambre. Il y en a qui prennent tout ce qui se raconte avec leurs petits postes et qui n'écoutent jamais rien. Moi je te vois dans toutes les chansons, partout, même dans les informations, sauf dans les bêtises que mes camarades inventent à propos des filles et du mariage. Je les laisse dire puisque je te vois au-delà. L'invisible, tu sais, ce n'est pas bien difficile, mais je ne le dis pas aux autres. Pas si bête. L'invisible, n'est-ce pas, tu comprends ce que je veux dire ? Ma chère bien aimée, je dors avec ta photographie sur moi, et c'est comme si j'avais un grand animal léger, comme un sentiment qui aurait poussé, à la façon d'une plante, sur ma poitrine. Ce n'est pas tout à fait ce que je voudrais expliquer, mais tu devines. On dort, on voit ceux qu'on aime avec tout, sauf avec les yeux, sans les voir, tout en les voyant, et ils sont là tout près de vous, comme le linge, la fumée ou la fenêtre. J'ai fini. Mais je voudrais être honnête avec toi. Tu as dû remarquer depuis ma dernière lettre que je ne fais plus de fautes d'orthographe. C'est que j'ai acheté une machine à écrire portative et payable par mensualités. On me jalouse un peu mais enfin je suis poète et je deviendrai sous-officier. Et puis, il y a le progrès, on ne peut pas aller contre, et là c'est merveilleux ! J'écris d'abord mon brouillon comme ça me vient, tout à trac, d'après mon idée, sans m'occuper des participes ou des subjonctifs ni même des pluriels. Et puis je tape, la machine fait tout. Il fallait y penser : c'est un nouvel œuf de Christophe Colomb. C'est comme dans un livre, sans une faute. Et après je recopie une page bien propre. Je montrerai bien tout ça aux camarades de chambre, mais entre nous ils n'ont pas à mettre le nez dans notre correspondance. Et puis, ils se moquent déjà assez de moi comme ça. Ils m'appellent Alain Fini ou Alain Star. Je n'en souffre pas trop car je suis poète, ce qui me permet de les laisser loin derrière moi question d'inventer des mots et de jouer avec.

Ma chère Philiberte, j'ai fini. J'ai déjà mis ton adresse sur l'enveloppe, à la machine. Je me recueille pour t'embrasser vraiment, non pas seulement au bas de ces lignes, mais avec bruit, et je me cache pour le faire ; ce n'est pas la peine non plus que la troupe soit au courant de nos effusions. Déjà je sais qu'au moment de porter cette lettre à la boîte, j'aurai envie de commencer la suivante.
Ton Alain.

Réponse de Philiberte
Chonvermieux (quelque part dans l'Ouest)

Lundi

Mon cher Alain,

J'ai bien reçu ta lettre et suis heureuse comme l'eau autour d'un poisson. Moi aussi je vais te répondre tout à trac, sinon je me mettrais à penser et, de réflexion en réflexion, je ne t'écrirais plus. Le village est bien triste sans toi et, comme dit la guérisseuse, une langue qui vient à manquer comme celle de M. Alain, ça en fait des mots en moins en une semaine ! Elle est toujours drôle Mme Bourse, tu sais. L'autre jour, comme l'Inspecteur d'Académie sortait de l'école, elle s'écria : « Voilà qu'il met des oreilles à la place de ses lunettes maintenant, celui-là, comme les murs ! ». Elle lit aussi dans la main et dans l'écriture et on vient la consulter depuis le chef-lieu. Quand le client ne lui plaît pas, elle dit des choses comme : « je vois qu'une montagne de chats vient d'accoucher d'une souris blanche, mais c'est dans l'état de Californie. »

Je regarde par la fenêtre de la petite chambre rose où tu m'as embrassée pour la première fois. Le curé a planté des arums dans son jardin, je trouve que ça ne va pas avec le village, on dirait des oies qui défilent ou des poireaux qui communient. À propos, la nuit dernière tu es entré dans mon cœur et tu l'as mangé : c'était un rêve et je le savais en rêvant, tu sais qu'il y en a comme ça, et je

m'en souviens parce que je me suis dit que tu ne m'avais pas encore envoyé ta photographie en militaire et je t'ai rêvé soldat. N'oublie pas de le faire. Je voudrais la montrer à ma famille. Les Cancoire sont venus nous faire une visite, ou plutôt ils entraient en passant, car ils descendaient vers Marseille en auto. C'est mon oncle et ma tante. Je crois que tu les connais : elle a des yeux de femme sans enfants et lui est un raseur qui répète du soir au matin les choses qui le frappent dans certains journaux : c'est parce qu'il n'y a pas de Dieu qu'il faut aux hommes des religions. Ou bien : savez-vous que nous sommes au siècle de la vente, pour ne pas dire de la criée : 200.000 exemplaires, 60.000 peintres, 765 kilomètres à l'heure, 4^{ème} année, sixième semaine. Ou encore : le bonheur, qui est une maladie nerveuse, sera remplacé par le confort. Et cette fois ça a été pire que jamais. Papa et maman avaient les yeux fixés sur le bon gros Maurice, le lapin que nous avons fait empailler, et les lèvres collées comme des enveloppes. Il paraît que l'oncle, quand il veut troubler quelqu'un au wagon-restaurant ou ailleurs, se plante mystérieusement devant un type absorbé ou pensif et lui dit : « Mais moi aussi, Monsieur, je suis un illustre inconnu ». Passons. J'entends ma pensée qui m'interpelle à voix haute : assez causé, au travail ! et la voilà qui me quitte, qui traverse ma peau, l'air, les livres, les confitures, le mur et qui s'en va jusqu'à toi. C'est comme mon amour, je le sens dans ma poitrine comme une migraine, ou plutôt comme une bronchite. Je n'ai plus de sang froid, j'en suis sûre, rien qu'un sang qui coule d'un volcan et qui s'en va à ta rencontre pour t'ensevelir sous un gazon de lave. À mesure que j'écris le monde se remplit. Sur la route nationale, large et courbe au bas du paysage que domine notre maison, je regarde les voitures du dimanche comme une page d'écriture en marche mais illisible. Comment font les autres femmes quand elles écrivent à leurs amants (Car je te rappelle entre parenthèses et à voix basse que tout fiancés que nous soyons et tout mariés que nous serons, nous resterons amants, j'y tiens, sinon je divorcerai !). Oui, comment font les autres femmes ? Tout ce que je sais et tout de suite c'est que je ne suis pas

tranquille. Il y a un je ne sais quoi d'indéfinissable en moi, dans la chambre, partout ; je fais des gestes inutiles ; je déplace des objets ; je regarde au loin : le rideau d'arbres et sa charge d'âme ; le bon vieux hêtre qui lit des Contes de Perrault aux herbes et aux buissons, et de préférence aux plantes médicinales, moins dissipées. Là-bas, le canal a le temps de nous faire un clin d'œil avant de s'enfoncer dans la brune. Le soleil se couche, mêlé de neige et de fanfares. Je suis certaine de vivre. Je suis certaine aussi de ne pouvoir vivre sans toi. La solitude m'est désormais interdite. Je l'ai remplacée par l'attente avec ses tempêtes de paresse sous un crâne. Pour moi, le monde n'est pas encore mûr. Quand nous serons ensemble nous ne penserons qu'à notre réalité ou à celle qui nous touche de très près : celle que l'on voit, que l'on boit, que l'on doit. J'oublie de te dire que j'ai été amenée à révéler à mon oncle que tu étais poète. Là-dessus il s'écrie : « Est-ce que ça sert à quelque chose, les poètes ». J'ai répondu : « Bien sûr, c'est pour ça qu'il y a des poètes patriotiques ». Et vlan ! Il est parti tout songeur, les mains derrière le dos et je l'ai vu s'éloigner dans le soir fuligineux du pas de ceux dont on se demande ce qu'ils font quand on les laisse seuls sur l'écran à la fin des films. Et je dois te quitter à mon tour, mon cher fiancé, mon cher amant, mon cher amour. J'ai gardé pour les dernières lignes le désir que j'ai à t'exprimer : je voudrais que tu m'envoies le plus tôt possible un poème, deux poèmes, dix poèmes, tous tes poèmes.

Philiberte.

Une semaine plus tard le soldat Alain Proviste répondait à sa fiancée en ces termes :

Chère Philiberte

Vivante muse, toi ma joie et ma perte.

Pour des raisons que je te donne en fin de lettre en te demandant de ne pas les trouver graves car elles sont plutôt pittoresques, je m'excuse de t'écrire avec huit jours de retard. D'abord je ne puis t'envoyer

de poèmes : ils sont encore tous en chantier, mais je t'adresse une sorte de vision où je te mêle à la matière poétique brute. Ce sont avant tout des assonances, du *grosso-modo*, des amuse-gueules, des amuse-plume, du pense-bête, et bien sûr ça n'a rien à voir avec ce que je ferai quand j'aurai terminé mes gammes et relu à fond les quatre grands. Tu sais naturellement de qui je veux parler. Pour le moment, je me familiarise avec le jeu de l'écriture, j'apprends à me servir des mots, et à m'en servir très vite, avant qu'ils ne s'aperçoivent de ma présence. On ne sait jamais ! Ce n'est encore que de la petite poésie. Pour moi le poète a une enfance aussi et doit commencer avec des jouets. Il faut solfier et tâtonner, non sans craindre d'effaroucher les oiseaux de nuit, porteurs d'inspiration. Mais ça viendra, tu verras, tu verras ! Je suis sûr que ma réalisation, comme ils disent, s'opérera le moment venu, et alors je serai officier de bouche, puis capitaine de lyre, colonel de rythmes et maréchal de ton cœur ! Cela dit, voici le morceau, façon vers, prose et variétés, et j'ai un peu le trac, pourquoi ne pas te l'avouer ? Une dernière fois je te répète qu'il ne s'agit que de babioles, de menue monnaie, disons le plus sincèrement du monde, de zizi ; et peut-être n'est-ce là que le ronronnement d'orgueil du poète en train de se révéler face au papier que sa blancheur ne défend plus, tel est le progrès ! Mais, chère Philiberte, voici venu le moment d'une petite confession. Je ne suis plus au peloton des élèves sous-officiers ; j'ai même fait quatre jours de salle de police (hé ! oui...) pour réponse insolente à un supérieur, et dix autres pour avoir aggravé mon cas en cherchant à expliquer la différence qu'il y a entre insolence et insolation. Ce fut catastrophique et je n'insiste pas. Le fait est que je suis redevenu soldat sans avenir, comme avant et comme si c'était mal vu, mais je m'en fous car je reste poète, et c'est l'essentiel. Personne au monde ne peut me dire : soldat Proviste, vous ne faites plus partie de la cité des poètes. Sans compter que je peux maintenant tirer au flanc, il n'y a plus de problème. Dans l'immédiat,

comme on dit à la télé, je t'écris de chez le vaguemestre en attendant le courrier qu'il est allé chercher. C'est toujours un peu de liberté saisie au vol.

Je repense à ta lettre, chère Philiberte de mes plus hautes préoccupations comme des moindres. Je revois votre bon gros Maurice, le lapin que vous avez fait empailler. Je l'ai bien connu du temps de sa jeunesse. Je revois aussi les Caucoire, ton oncle et ta tante, que j'ai trop connus. Lui est une étonnante andouille ; elle a un teint de blanquette de veau. Vous devriez les envoyer promener : ils ne comprennent rien à la poésie. Et maintenant, Philiberte, j'ai à te faire une importante recommandation. Je m'adresse à ta féminité vigilante et à ton intuition de normande. Tu vas lire Boléro. Tu vas lire de l'Alain Proviste. N'oublie pas que Mallarmé a deviné et proclamé que dans tout poète il y a un humoriste. On est poète comme on est châtain, bègue, lymphatique, bilieux, pianiste, brid-geur, peintre instinctif, Napoléon, Vatel, Poincaré, Jerry Lewis ou Tarzan, ça ne s'apprend pas. C'est arrangé d'avance. D'ailleurs, voici la formule, comme on dit dans les notices des produits pharmaceutiques : Poète, mélange de mélodie, d'esprit d'observation, d'élan du cœur, de nostalgie et d'humour. Je me sens un des leurs, non pas en m'imaginant que j'aurai nom de vivant dans leur mémoire, comme dit Saint-John Perse de Fargue, mais je ne crois pas m'être trompé de route. Le maître à penser qui nous assomme de démonstrations intellectuelles n'est pas poète à mon avis. C'est quelque chose de très honorable sans doute, mais pour d'autres entendements, d'autres tribunes. La poésie est ce qui est tout à côté de la réalité, comme l'ombre à côté d'une silhouette. On voit la réalité en se penchant un peu à gauche, ou un peu à droite. C'est ce qui se trouve légèrement hors du calque comme dit, paraît-il, Picasso. Mais trêve d'explications, Philiberte, te voici sur le point de lire. N'oublie pas mon besoin de tendresse. À cet instant que tu vas monter en wagon, je te propose quelques fleurs, comme dans une gare :

La fleur au fusil
La fleur des pois
La fleur de peau
La fleur d'eau
La fleur bleue
La fleur ment
La fleur de l'âge
La fleur qu'on se fait
La fleur que tu m'avais jetée.

Voilà. Mouchoir ; coup de sifflet, petit drapeau du chef de train.
En voiture !

BOLÉRO
 Jeux d'écriture et visions d'art

Seul dans un bureau triste mais clair, je m'ennuie à bouche que veux-tu et pour m'étourdir de façon profitable, je regarde au fond de moi défiler les images. D'abord la cervelle est vide et je ne m'y vois même pas. C'est un vrai désert d'attention contemplative. Par bonheur, ça ne dure pas longtemps. Le silence est chargé comme un canon et il suffirait d'un hoquet de luciole pour tout chambouler, mais pas folle la luciole ! Or voici que s'entrouvre le bazar fabuleux de la vie intérieure (tiens ! presque un alexandrin). De fil en aiguille, j'aperçois, comme cela arrive souvent en certaines régions de France par beau temps, le Mont-Blanc, la chaîne des idées et le sommet de l'art. Le monde est toujours le monde selon la formule consacrée : Paris sera toujours Paris. Le soleil flamboie et, papillons électriques, l'anion cherche inlassablement l'anode. L'immobilité est telle qu'on croirait humer le néant. Je phosphore, je t'aime, j'ai des femmes nues plein les yeux comme on a des fourmis dans les jambes. Je suis halluciné. Très haut ma mémoire plane, on dirait un épervier. Soudain le silence se dégonfle : entre nous il ne s'agissait que d'un canon de dentelle et tous les mots effarouchés reviennent sur les lèvres. Je les aime, j'en mangerais, je suis un poète cannibale. Il y en a, il y en a des mots ! Et sous tous leurs accoutrements. Partout, dehors, dedans, ici, là-bas, dans la caserne, dans le vent. Il en grêle. Il s'en évapore. Des mots qui sont comme mouches, balles, cristaux, grains ou brins. Ils riment, ils ronronnent, ils fument, ils crépitent ; ils se laissent caresser et prononcer. Il y en a sur les vitres, autour des nuques, dans le fond de l'air, dans les oreilles des murs. Caractères, termes ou phrases ; masculins, féminins, singuliers et pluriels, un fameux défilé que voilà : c'est chouette et fantastiquard. Ils folâtrent, mes mots, se désintègrent et se reforment pour jouer aux figures de rhétorique : épiciens, logogriphes, catachrèses, paragoges, litotes, textes et contextes, noces et banquets, fousailles, divinosses, zutazimutes ? Ce sont des masses sonores,

des accélérations de lyrisme automatique. Et les mots continuent d'arriver de partout, des encriers, des sources, du jabot des oiseaux, des gousses, des terriers, des moraines, des grands vocabulaires souterrains. Ce sont des vendanges, des fêtes carillonnées, des tourbillons, des carambolages. Et tout cela me déferle par le corps à haute et intelligible voix, poids moléculaire en tête et fleur au fusil. Je me sens coiffé de coefficients que c'en est une auréole. Philiberte ! À cette seconde précise je suis le soldat-poète capable d'inventer séance tenante une couleur nouvelle, une voyelle inconnue, un sentiment sans exemple, un cinquième élément, une dixième muse, un douzième commandement, un treizième mois, une troisième vie... O Hugo, Fargue, Michaux, Audiberti ! Songe de mes songes, vertige des vertiges, salut troupeau en marche vers des tempêtes sous-craniennes, tératodrome, film de diphtongues et de consonnes gorgées de poudre et qui se posent comme des astres sur le spectre paronymique. Mais... caisse quisse passe ? Ah ! c'est l'heure de la projection, et mon poème apparaît tel que je l'avais dressé (et non couché) sur le plâtre :

*Voici l'âne et l'ânesse
au milieu de leurs anneaux
et l'ânier qui chauvit des oreilles
en ânonnant la même antenne
Un oiseau des noisettes
un carreau des carottes
un libellé des libellules
une anémie des anémones
un ange des angines
une pile des pilules
un émeu des émentes
un marin des marennes
un arçon des narcisses
un poêle des poilus
un cassoulet des cassolettes
un moine des moineaux*

*un gaz des gazelles
une oie des ouailles*

Puis viennent par couples les hautes huiles du bestiaire

*le vassal et sa vaisselle
l'ombre et le concombre
les mangeurs de consigne
et les tueurs à petit feu
les brûleurs de politesse
et les souleveurs de questions
les ouvreuses d'horizon
et les videurs d'abcès
le père et l'impair
le bœuf gros sens
et le gros bon sel
les paroles décousues
les mots de passe et les bas mots
l'ellipse et l'à-peu-près*

*cédilles de service
anacoluthes hôtesse déclamatoires
et parenthèses de la garde républicaine
ferment la marche.*

Chère Philiberte désirée, tu le vois, je ne cesse de me créer avec des mots et de fonder ainsi notre amour... eau dormante et mante religieuse... Pressens-tu, toi aussi, cette conquête méthodique dans tes paroles, quelle que soit la façon dont elles éclosent. Que te dire encore ? Je suis seul, toujours délicieusement seul. Je tâche de passer inaperçu pour être plus seul encore, et par conséquent plus poète. Hors de cet état mon existence de pur et simple soldat est si basse de pression qu'elle n'affleure pas mon entendement. Je sors peu. Vais-je fréquenter avec les petits cuistres de cette petite ville la petite librairie Au roi Lire, ou, avec mes voisins de chambrée, le

cabaret de la Mère Aboire ? Et mon temps, que deviendrait mon temps, c'est-à-dire mon rythme, ou mieux encore ma primitivité profonde et nostalgique ? La solitude est ma lumière. Je quitte rarement la caserne et quand cela m'arrive c'est pour m'imprégner de musique dans un square, que si j'étais maire j'appellerais square Novalis pour des raisons à vérifier sur place. Je n'ai qu'un ami, plutôt bon bougre peu subtil, mais il se nomme Arthur Rimbaux C'est la providence qui me l'envoie. À une lettre près, je n'ai pas résisté ! Je l'invite à la cantine et je le saoule de terminologie. Je n'ai presque plus rien à dire. Le temps passe et ce vaguemestre qui n'arrive pas ! Il commence à nous emmestrer, à la fin ! Si ça continue la langue va me fourcher. J'attends, j'attends et j'attends. Pour ne pas perdre le fil d'or, le fil des mots, je me récite des fabliaux et je compte les minutes en petits vers pour trompette en bois :

*Un œuf des nœuds
un veuf des vœux
un miel des mieux
un bluff des bleus*

mais je sais aussi m'élever en fin de lettre :

*Métaphore analogie ô jouets de poche
Caviar dans le palais que ce goût du langage
Moi je pense à ton sexe au milieu d'une page
Que mon poème explore et d'un seul vers embroche.*

Chère Philiberte, mes pensées sont comme des alouettes et les alouettes sont comme mes pensées. Tu vois, tout est dans tout et tu n'as qu'à choisir le coup d'ailes que tu préfères.

*
*
*

Le vaguemestre n'est pas encore revenu, mais l'adjudant est entré à pas de grand méchant loup, et tout de suite il croit pouvoir faire sursauter l'homme de troupe

– C'que vous foutez ici, vous ?

Alain Proviste cesse d'écrire et rêve, comme s'il n'avait rien entendu. Il n'est pas essoufflé, mais curieux de savoir jusqu'où cela irait s'il faisait part de son procédé poétique à tous les sous-officiers et soldats de la caserne. Puis il se retourne :

- J'attends le vaguemestre et en attendant je composais.
- Levez-vous d'abord. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous n'avez pas à entrer dans ce bureau ni à composer rien du tout. Non, mais, où est-ce que vous vous croyez ? Montrez-moi ça.
- Tenez, vous pouvez voir, ce n'est pas un secret.
- Il ne manquerait plus que ça !

Les adjudants ne lisent jamais ; ils font semblant, c'est bien connu. Ayant fait semblant le temps réglementaire, Dujandat, comme l'appelait Alain Proviste, se prononça :

– C'est bon, datez et signez, et si vous n'êtes pas content vous n'écrivez pas autre chose. Maintenant, allez rejoindre votre section. Ce soir, vous aurez de mes nouvelles. Rompez !

Alain Proviste rompit, salua et s'en fut, impassible ; puis il plia son texte en quatre et le glissa dans une enveloppe à l'adresse de Philiberte. Comme il traversait la cour de la caserne, il s'entendit appeler par son nom d'une voix douce et complaisante. C'était un jeune lieutenant soigneusement rasé et tout sucre.

– Je vous cherchais, mon ami. Voulez-vous me suivre. Le colonel désire vous voir.

Quelques marches, un couloir, des allées et venues, trois petits coups frappés à une porte, tout cela très vite dans la répercussion des sonneries de clairon, et Alain se trouva au garde-à-vous devant une table encombrée de dossiers au-dessus desquels luisait le crâne chauve du colonel. Quelques minutes passèrent, puis le chef du régiment leva les yeux, qui étaient bienveillants, voire paternels, proféra de la façon la plus aimable le mot repos et continua :

- C'est bien vous, soldat, qui avez couvert de graffiti au fusain les murs de la salle de police ?
- Ce ne sont pas de vulgaires graffiti, mon Colonel, mais une esquisse littéraire ou, si vous voulez, les premiers balbutiements d'un poème. Ce qui correspond, pour nous autres, à de l'improvisation sur un clavier.

- Oui, oui, oui, oui, oui, oui..., fit le colonel. Que faisiez-vous dans le civil ?
- Rien encore, ou plutôt si : je suis très occupé sans exercer de métier défini. Je compte devenir poète.
- Tiens, tiens, tiens, tiens, tiens ! ... Vous avez fait des études ?
- Nous sommes autodidactes de père en fils depuis les temps les plus reculés, mon Colonel.
- Parfaitement, parfaitement, parfaitement... murmurait ce dernier qui songeait à un retard de croissance. Et peut-on savoir ce que font vos parents ?
- Ils tiennent la bibliothèque de la gare de Chonvermieux, en Normandie.
- Que vous lisez, bien entendu ...
- Non, mon Colonel. Je ne lis rien de ce qui se publie en fait de nouveautés. Les maîtres d'abord. Et naturellement, aucun journal. Tout ce qu'on doit savoir, la guerre, la paix, la conquête de l'espace, s'apprend par endosmose.
- Je vois, je vois, je vois, je vois, ... répétait le colonel sur un ton de plus en plus prudent presque charitable. Mais dites-moi, jeune homme, pourquoi écrivez-vous par exemple un caro des kharotes sur un mur et un carreau des carottes sur le mur d'en face ? Je vois cela dans le rapport qui m'a été fourni et je ne vous cache pas que cela peut laisser perplexe.
- Mon Colonel, j'opère par petites touches, disons comme un peintre, en essayant ceci et pourquoi pas cela. Pour peu que l'aspect d'un mot change, la curiosité intellectuelle est piquée et les ressources poétiques se font connaître. Prenons le mot phosphate...
- Voilà une feuille de papier, dit le lieutenant qui semblait se tenir prêt pour cette expérience.
- Prenons le mot phosphate, reprit Alain. Pourquoi, de temps à autre, si ça nous chante, ne pas écrire fossefate ou faussefate ? Oui pourquoi ?
- On se le demande ! murmura l'officier supérieur. Devons-nous comprendre que vous avez aussi vos idées sur la réforme de l'orthographe ?

- Mon dieu, je fais mes petites réflexions comme tout le monde. Regardez, mon Colonel, et vous aussi, mon Lieutenant, s'écria tout joyeux Alain Proviste, sûr d'avoir affaire à deux gourmets. J'écris : lé jean ki conphonde les trous de gruhier et lé troude mémoire non pa lézieu en fasse.
- En face de quoi ? demanda le lieutenant après avoir toussé et pour dire quelque chose de précis.
- En face des trous, dit Alain, mais ce n'est plus en ce cas une question d'orthographe.
- Le colonel fit alors au lieutenant signe de s'approcher et les deux officiers échangèrent quelques mots à voix basse, puis le chef du régiment, qui parut au poète moins courtois et peut-être un peu nuageux, prit la parole :
- Retirez-vous un moment, mon garçon, dit-il, mais ne vous éloignez pas. Nous allons vous rappeler.
- Alain Proviste fit un saut jusqu'à la boîte aux lettres (du moins Philiberte ne resterait pas sans nouvelles... Dieu sait ce qu'on frôlait !) et revint au pas de course juste comme le lieutenant sortait du bureau pour lui faire part de la décision prise :
- Le colonel désire que vous vous présentiez immédiatement au médecin-major. C'est une pure formalité. Allez-y maintenant, il est encore là, et attendez-moi chez lui.

*
* *
*

Mis en observation pour quarante-huit heures et soumis à un certain nombre de tests qui l'humilièrent, Alain Proviste, reconnu parfaitement sain de corps et d'esprit, mais porté apparemment à la simulation, fut réprimandé par ses chefs et se vit infliger huit nouveaux jours de salle de police. À sa sortie lui fut remise une lettre de Philiberte très courte, dans laquelle la jeune Normande, sans la moindre allusion au poète perdu en paronomasie, s'étonnait en une langue un peu pincée, de n'avoir pas encore reçu, de celui qui prétendait l'aimer, le moindre poème d'amour, mais un vrai poème d'amour, correct et surtout pur de toute ambiguïté. Alain Proviste, qui sait de quoi il parle, répondit par retour du courrier :

Philiberte, les poèmes d'amour sont les plus difficiles. Il me faut encore des mois de travail. Qui sait ? Peut-être des années avant de me risquer sur cette route semée d'étoiles de chair fraîche. Aujourd'hui, j'aurais peur que mon âme ne se moque de moi. Contente-toi de mon petit je t'aime jeté de tout mon esprit à la fin de mes lettres et accepte d'un cœur léger le poème qui en découle, ainsi que d'autres, réunis sous ce pli, en attendant l'heure de nos étreintes. Mais, entendons-nous bien : il n'y a aucune dérision dans ce que je t'envoie. De la pudeur, seulement, Philiberte. De la pudeur. Voici donc ces pièces, je dirais pour piano si je n'étais exclusivement un homme de mots :

*Philiberte entre nous un seul problème
Je t'aime et je thème
Je thème tant que j'en tangué
Et te traduis en toutes langues
Déjà ne suis plus qu'un système
Qui désespère et blasphème
Et tel j'irai jusqu'aux ultimes chrysanthèmes
Du dernier soupir de moi-même*

DEBOUT LÀ-DEDANS

Le dernier bateau mouche effectuée sur la Seine des croisières militaires. Il pleut des soldats de plomb et l'on voit revenir, avec leurs gros sabots, les guerres.

*Passent les jours comme des soldats
Devant les femmes et les fenêtres
Et la vie inscrite aux agendas
Et l'amadou et l'armada
S'arrange toujours pour renaître*

*Tantôt rapide et tantôt lente
Et même assez libre en plein vent
Presque la vie ainsi qu'avant
Et l'amadou et l'amarante*

*Bien sûr ce n'est pas l'insouciance
De l'ancienne France
Avec pantalons rouges et jolies danses
Mais c'est le dernier espoir qu'on a
Et l'amadou et falbalas
Car le reste est silence
Comme on le répète ici bas
Et l'amadou et l'almanach*

*C'est bien joli de s'embarquer
Mais ça peut faire sauter le quartier
Et même le monde entier
Tiens bon la rampe et non la hampe
Français de France
Et l'amadou et l'espérance*

*Tison de gloire sang par écume or tempête...
Mallarmé Sambre et Meuse Aragon Musagète
Le tambour bat le clairon sonne à tous poètes
Et l'amadou et l'arbalète
À vous Cambronne à vous Hugo
Et Danton et Musset et Verlaine
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine
Le monde est fou de sang et de mélo
Et l'arme à l'œil et Waterloo*

LE MOT D'AMOUR

*Messieurs bonjour
 Je suis le mot d'amour
 Le mot qui plait le mot-velours
 celui qui bat dans les chansons
 et qui vous donne le frisson
 le mot usé oui mais sublime
 le mot sauveur celui qui rime
 avec débours avec chauffour
 l'auriez-vous cru même avec sourd
 plus drôle encore avec toujours
 avec tambour et brandebourg
 sans oublier la Pompadour
 ni l'abat-jour
 le mot qui dure le mot secours
 le mot des mots le doux des doux
 celui qui passe un peut partout
 le fin du fin le nirvana
 et le Deus ex machina
 bref en un mot le mot Amour*

*Mais on m'en conte tous les jours
 sur le chapitre de mes rimes
 qui feraient quelques victimes
 du côté luths et troubadours
 les poètes seraient à court
 et las de l'éternel retour
 sous le prétexte elle est bien bonne
 que l'aventure est monotone*

*Pardon Monsieur assez d'humour
 J'aimerais pouvoir à mon tour
 vous dire un mot à demi-mot
 Comment ? qui donc a ce culot ?*

*demi-tour l'intrus demi-tour
 Mais cher amour je suis le rêve
 votre confrère en maint discours
 oh ! pauvre ami votre heure est brève
 hélas ! hélas ! mon cher Amour
 et j'en crève*

LE CASSE-PIPES

*L'infanterie avait beaucoup marché
 Et le soir sentait les pieds
 L'infanterie avait beaucoup chanté
 Beaucoup bu et beaucoup dansé
 Et la rosée sentait l'amour
 Mais vint le jour
 De la mêlée
 Après filles et fumées
 Tant de rêve et de tournées
 De godasses et de suées
 De musique et de corvées
 Le jour tout rouge
 D'un autre corps à corps
 L'avion qui crache
 L'acier qui mord
 Et la mort sentait la mort*

AIR CONNU

*Tout va très bien marquise
 C'est l'heure du strip-tease
 Mais par tous les nus de mémoire d'homme
 Qu'allons-nous faire
 De ce nu tout enduit de touchers qui explosent
 De ce nu si loin de nous*

*D'où partent des messages de chair
De ce nu si nu qu'on ne sait plus
Sur quelles ondes
Capter tant de bonne aubaine ronde
Comment savoir à moins d'un crime
Si c'est la femme ou simple frime
Si cette vivante friandise
Marquise exquise
Où nos yeux lancent leurs mains
Où nos mains lancent leurs yeux
Est nue et vraie et prête et pire
O désir*

*Pour les hypocrites que nous sommes
Dites-le nous
Voulez-vous
Et tout ira très bien
Madame.*

PRLAPÉE

*Onomatopée
Onomatopa
Qui ne connaît pas
la poupée
de Saint-Tropez
Serons bientôt une flopée*

*Qui c'est qui n'a pas
Sous les catalpas
palpé ses appas
que c'est une épopée
bonni soit qui l'a loupée*

*À nous les équipées
et le bonheur des canapés
Onomatopée
Car la peau de la pépée
Vaut tous les songes où l'on trempa
et tous les lites qu'on occupa
Onomatopa .*

Trois semaines s'écoulèrent, puis le mois tout entier y passa. Philiberte ne donnait pas signe de vie. Le vaguemestre, qui remettait régulièrement à Alain les lettres et colis de sa famille, était-il homme à subtiliser toute autre correspondance, et dans quel dessein ? Pour en avoir le cœur net, le soldat-poète prit un jour la résolution de câbler à son futur beau-père.

La réponse qui lui parvint le surlendemain était signée d'un ancien camarade réformé, clerc d'huissier à Chonvermieux et auquel il ne pensait jamais.

Mon cher Alain Proviste

Tu t'étonneras peut-être de recevoir un mot de moi. Mais il faut bien que quelqu'un t'écrive, c'est ce que je leur ai dit quand ils m'ont demandé ce qu'il fallait faire avec ton télégramme. Pas la peine de chercher la petite bête, et ce n'est pas sur moi qu'il faudrait compter pour te raconter des histoires. Un peu de courage. En deux mots, voici : Philiberte ne t'écrira plus. Elle a quitté le pays avec un parisien juste à la fin du mois d'août. Ils s'étaient connus sur la plage et de bain de soleil en bain de soleil, ce qui devait arriver est arrivé. C'est la vie et les hommes sont là pour encaisser. Les filles ne valent pas cher de nos jours et tu en trouveras toujours à la pelle. Tu connais le dicton. Ne regrette pas trop la Philiberte. Du moment qu'elle s'est laissée avoir par le type en question, c'est que c'était pas une femme pour toi. Il s'appelle Filinte et il paraît que c'est un philosophe, un prosateur, tu te rends compte ! Je l'ai entendu dire que de la poésie comme la tienne : un canapé des cannes à pêche ; un berger des aubergines ; le nez grec, l'œil perçant et les pattes à l'italienne, il en faisait au mètre tous les matins, que tout ce que tu avais écrit était bon à mettre aux waters, que ça ne valait pas un vent, que tu étais un poétaillon pour corps de garde, que tu ne comprenais rien à l'art d'aujourd'hui car « la réalité de la poésie (c'est lui qui parle) selon l'observation de la nature et l'usage d'un vocabulaire strict ou disloqué cesse précisément d'être la réalité de la poésie selon l'observation de la nature et cela dans un sentiment de simultanéité absolue... » Voilà, mon vieux, j'ai entendu ça de mes propres oreilles. Comme on disait entre nous quand on était gosses : coupe t'en une tranche ! D'ailleurs il était bien obligé de t'éreinter ce salopard pour se faire faire une fleur par la môme. Les absents ont toujours tort. Tes parents, d'après ce que j'ai compris, n'ont pas été trop chavirés par cette affaire, les voisins non plus. Philiberte avait brusquement changé. Elle devait cacher son jeu. Personne ici ne la regrette. Tâche de prendre la chose du bon côté, mon petit, et reviens-nous vite. On te serre les mains bougrement et les copains sont tous pour toi.

Joseph Coudenuille

Alain Proviste ne se suicida pas ; il ne s'écria pas non plus comme dans Carmen « Philiberte, il est temps encore, oui il est temps encore... » On le vit plus souvent à la cantine et il se mit à trinquer avec d'autres soldats, mais il prit l'habitude de garder ses poèmes pour lui et eut par une nuit d'insomnie la satisfaction de songer qu'il serait peut-être considéré plus tard comme un poète maudit. De là à se dire qu'il était sans doute déjà mûr pour quelque Malabraise aux rêves pleins de colibris qui vendrait les parfums de ses charmes étranges, il n'y avait qu'un pas. Quelque temps avant d'être renvoyé dans ses foyers, il ne put se retenir de proposer à une revue locale une assez longue rengaine précédée de citations, et il eut la joie de se voir publié, ce qui fit passer au second plan le coup porté à son amour propre. Voici ce qu'il avait conçu :

PETITE RENGAINÉ POUR PIANO MÉCANIQUE

Un cahier de mauvaises romances, usé pour avoir trop servi, doit nous toucher comme un cimetière ou comme un village. Qu'importe que les maisons n'aient pas de style, que les tombes disparaissent sous les inscriptions et les ornements de mauvais goût. De cette poussière peut s'envoler devant une imagination assez sympathique et respectueuse pour taire un moment ses dédains esthétiques, la nuée des âmes tenant au bec le rêve encore vert qui leur faisait pressentir l'autre monde et jouir et pleurer dans celui-ci.

Marcel Proust - Les Plaisirs et les Jours.

Un cœur vivant a été perdu dans Paris par une demoiselle de petite vertu mais de grande poésie intime. Le rapporter à l'un de ses amants. Récompense.

Les journaux de l'époque,

Cœur de Paris cœur de deux sous
C'étaient les noms de la jolie
Jolie et libre tout son soûl
Et généreuse à la folie

Jambes célèbres nuit et jour
 De long en large des faubourgs
 Où ses œillades et ses hanches
 Faisaient la pluie et le dimanche
 Cœur de princesse ou de cigale
 Cheveux au vent métro Pigalle
 Et sur son corps partout écrits
 Le mot frisson le mot chéri
 Pour notre joie ou notre peine
 De rendez-vous en rendez-vous
 Tantôt purée et tantôt reine
 Cœur de Paris cœur de deux sous
 Or un beau soir de ville en fête
 Le cœur doré de la pauvrete
 Que les printemps voyaient surgir
 De la guitare ou de la lyre
 Que les hivers entendaient battre
 Par les trottoirs et les chambrettes
 Dans les dansoirs et les théâtres
 Ce cœur à tous toujours en quête
 Ne revint pas dans sa retraite
 Et nul n'osait oser de clefs
 De peur de rire au cœur trouvé
 De peur d'ouvrir un cœur volé

C'est un malheur pour le quartier
 Qui fera tort au monde entier
 Disaient les hommes du milieu
 Et la rumeur au milieu d'eux
 Depuis ce jour nos doigts tâtonnent
 Dans les étés dans les automnes
 Dans les tissus dans les poitrines
 Dans les courriers et les vitrines
 Dans les centons et les comptines
 Partout où peut trouver asile
 Un cœur si vif et si facile

Et si c'était au fond d'un lit
 Bon an mal an d'amour rempli
 En un tournis de corps qui changent
 C'est bien son genre à ce cher ange
 Sans alibi sans feu ni lieu

Disaient les hommes du milieu
 Et la police au milieu d'eux

Un autre jour c'est dans la neige
 Que dormirait son sortilège
 Et nous voilà tous à ses trousses
 Dans un hiver d'amours qui toussent
 Chacun courait et questionnait
 On écrivait on raisonnait
 Sans résultat bien entendu
 Et notre cœur restait perdu
 Était-il chu dans le malheur
 Qui sait peut-être ailleurs encore
 Dans les lenteurs et profondeurs
 Des coquillages de la mort

Songeaient les hommes du milieu
 Et le lyrisme au milieu d'eux

Cœur de deux sous cœur à la traîne
 Cœur de Paris en quarantaine
 On te chercha sur les vitraux
 Chez les forains chez les sirènes

Au cinéma dans les métros
 Chez les coiffeurs dans les cachots
 On visita les artichauts
 Les hôpitaux et les orfèvres
 Et les buissons de rouge à lèvres
 C'était courir beaucoup de lièvres

Disaient les hommes du milieu
Et le bon sens au milieu d'eux

Aucun oiseau de bon augure
ou de mauvais ne réussit
À débrouiller cette aventure
Le temps passait sur nos soucis
Sans un signal sans un murmure
Un cœur perdu fait moins de bruit
Qu'une caresse dans la nuit
Moins qu'un cheveu dans la poussière
Ou qu'une larme au fond d'un puits
Au fond d'un puits de cœurs de pierre

Pensaient les hommes du milieu
Et la tristesse au milieu d'eux

Mais nous qui sommes des sensibles
Quand reviendra dans nos parages
Le temps des filles invisibles
Le temps des filles à chansons
Nous irons droit à ces mirages
Cueillir des cœurs à l'aveuglette
Cueillir des cœurs à l'unisson
Tout seuls au comble des saisons
Tout seuls au large des poètes
Laissez-nous perdre un peu la tête
Le nord, le cœur ou le sérieux

Chantaient les hommes du milieu
Et la romance au milieu d'eux

Mais nous qui sommes ses amants
Nous garderons ce cœur charmant
Dans un feuillage de lumière

Nous garderons ce cœur dormant
Comme la belle au bois lunaire
Dans nos images familières
Et jusqu'aux feux du dernier jour
Nous attendrons un cri d'amour
Dans nos palais ou nos chaumières

À moins qu'il ne soit dit demain
Par les sentiers et les faubourgs
Dans les jardins et les demeures
Par tant de voix quand sonne l'heure
Par la radio par le tocsin
Que dans le creux de notre main
Ce cœur brisé n'était qu'un leurre

Disaient les hommes du milieu
Et la légende au milieu d'eux

Tant il est vrai qu'en notre monde
Où la mémoire est vagabonde
À cœur perdu rien ne survit
Qu'un peu de charme sur les ondes
Qu'un goût de cendres dans l'esprit

Diront les hommes du milieu
Et la chanson fera comme eux

En revanche, Alain Proviste se vit refuser carrément et sans la moindre explication, par une dizaine de publications sollicitées l'une après l'autre, un art poétique, ou du moins ce qu'il croyait être un art poétique :

Depuis que le poète ici-bas est poète
De toute encre jaillie à l'heure des tempêtes
On l'entend sur papier dont la blancheur s'insurge

Se demander s'il est encore le demiurge

Qui peut transfigurer le cœur de l'homme en astre
Et sauver son honneur avant que le désastre
Ne le couvre de sang et de prose et de honte
Et pourquoi pas ? Qui légifère en fin de compte ?
Le créateur ou le snobisme à volonté,
Quelque panurgisme ou l'originalité ?
Le problème n'est pas dans une architecture
Mais dans une matière à la désinvolture
Et de passer la ligne ou sauter la clôture.

Vous dites ? S'appliquer à l'abstrus, à l'obscur ?

Non, merci !
Comme on dit.

Mais être avant tout et partout et mieux encore
Un souffle, un cœur, une rosée, un œil sonore...

Au moment de divulguer à ses frais cette doctrine et de battre le rappel, Alain Proviste tomba sur cette opinion de Jean Cocteau : « La poésie est un monde fermé où l'on reçoit très peu et où il arrive même qu'on ne reçoive personne ». Le jour même il prit courageusement la résolution de garder ses réflexions pour lui, d'enterrer ses poèmes et de passer en tour d'ivoire. Toutefois avant de quitter la caserne, quelque force obscure le poussant, il oublia volontairement à l'infirmerie où il avait souffert le martyr lors de son examen mental, une RÉVOLTE DES ŒUFS DURS, ainsi qu'une série de PENSÉES qu'il appelait petites, moyennes, spéciales et pleine mer.

RÉVOLTE DES ŒUFS DURS

La main de l'homme a tant de doigts
Que l'on peut voir rien qu'en salade
Le peu que pèse une peuplade
De nos œufs durs dans leurs plats froids

Mais assez ri pour parler bref
Sus aux mortels ! Visons le foie
Donnons-nous en à jaune joie
C'est notre tour d'être les chefs

N'en pouvons plus d'être sur table
De pauvres œufs sans haut destin
Et de finir dans l'intestin
Du grand seigneur ou du comptable

Car le temps vient de contester
Et que ça saute ! Et que ça change
Et que le sang versé nous venge
De trop de sauce à supporter

Les dieux ont soif. Quatre-vingt-treize
Au sel, aux armes, citoyeux !
Coquille au poing, moutardedzeus
Hurlons en chœur mayonnaise

Debout les œufs pour le final !
Tous au partage avec les foules,
À nous la bombe, à nous les poules
À bas l'église et l'arsenal

Frères mes œufs amis obscurs
Serrons les rangs et les rondelles
Et de langouste en mortadelles
Restons des durs parmi les durs

Pensées d'Alain Proviste

☞ Je n'ai jamais compris l'exacte différence qu'il y a entre je pense, je me souviens, j'ai le sentiment, je crois, je regrette, je désire, je me doute, j'ai la sensation, je suppose, j'espère, je devine, je réfléchis, je médite, je m'abstrais, je conçois, je considère, j'imagine, je présume, je subodore, je flaire, je songe, je raisonne, je perçois, etc, etc. Je ne sais jamais où en est mon être. Aucune lecture ne m'a satisfait. Aucun ontologiste charitable ne m'a télégraphié : « Patience et courage. Vous propose fournir toutes explications connues à ce jour. Stop. Sentiments distingués. Lettre suit ». Ah ! Ah ! Lettre suit Et bien puisque l'être suis, l'être resterai. Ah ! mais...

☞ À notre époque, des gens croient encore que les idées sont dans l'air comme avions ou canards sauvages.

☞ La poésie est le plus court chemin d'une sensibilité à une autre.

☞ Les jours de grand vent, les arbres lancent des diphtongues, deviennent lyriques, soufflent des phrases, se gonflent de poèmes et attendent l'éditeur.

☞ De guerre lasse, le poète incompris jette son stylographe par la fenêtre et le lendemain il voit par toute la campagne des milliers de taches d'encre de corbeaux.

☞ L'espérance est plus douce et plus sûre que la certitude.

☞ Tout ce qui semble commencer, date de très loin comme la crise de foie.

☞ Le dimanche, dans les petites villes de province, les civils ont l'air en permission.

☞ La rêverie, après le crime, est enfin considérée comme un des beaux-arts.

☞ Il y a deux sortes de littérature : celle qui se vend et celle qui ne se trouve pas.

☞ La lumière est une femme nue.

☞ Petites annonces avis divers - On demande des imbéciles, si pas sérieux s'abstenir. Recherchons des menteurs, références exigées.

☞ L'homme sensible deviendra réactionnaire.

☞ On meurt et la vie demeure, ce n'est pas juste.

☞ Le monde entier tient dans un œil comme la femme aimée.

☞ Les mots de Racine et de Verlaine sont aussi ceux de l'épicière, du receveur d'autobus et de la demoiselle du téléphone. Il s'agit tout simplement de savoir jouer. Les cartes et les balles de tennis sont aussi les mêmes pour tous.

☞ – Le rayon des hommes, je vous prie.

– Premier étage, Madame, c'est pourquoi ?

– Je voudrais en acheter deux.

☞ En amour, dit-on, la contrefaçon coûte plus cher que le vrai. D'autre part, les femmes qui se donnent pour rien reviennent à des

prix fous. Voilà pourquoi sans doute il y a tant de règlements de compte.

☞ Fillettes

– Nous avons joué avec la serrure et tiré la sonnette d'alarme.

Nous avons croqué la pastille au lieu de l'avaler ; nous n'avons pas agité le flacon avant de nous en servir ; nous sommes montées seules dans l'ascenseur et nous avons fait de la bicyclette dans tous les sens interdits. Maintenant, nous avons peur...

– Peur d'être punies ?

– Non, nous avons peur de ce bonheur.

☞ Autre fillette

– Personne ne peut retirer ces ombres de dessous les arbres ?

– Personne.

– Alors, tout ce que je demande est impossible ?

☞ Autre fillette

Son père, fraîchement démobilisé, vient de lui administrer devant témoins sa première gifle. Un doigt dans le nez, leçons pas sues, des taches partout, la perfidie au bout des cils, elle le considère et murmure :

– La guerre n'est pas finie, heureusement.

☞ – Quand tu seras endormi tu me feras un signe.

– Tu es fou !

– Pourquoi ? on peut toujours essayer.

– Et si je ne me réveille pas ?

– Je ferai le signe à sa place, dit la Mort.

☞ Un titre

Le langage des fleurs, par Reine-Marguerite, née Nuphar.

☞ – Comment s'appellent ces deux gaillards ? demande l'adjudant.

– Shtzouffwintxl et Wirkshstsozwçtd.

– Suffit ! Ils coucheront dehors.

☞ De même que la bonne volonté n'est pas la volonté et que le bon apôtre n'est pas un apôtre, le bon goût n'est pas le goût. Au

contraire, c'est presque toujours le mauvais. Le goût reste la chose du monde la moins partagée.

☞ – Qu'attends-tu, petit, sur ces marches ? Ici c'est un musée.

– J'attends que l'art descende dans la rue.

☞ Les quatre points cardinaux sont l'abstrait et le concret, le rouge et le noir.

☞ La postérité ? D'accord mais pour célébrer les hommages dans quelques années, comment s'en tirera-t-on ?

☞ Un tableau non figuratif :

Pommes dans lesquelles le peintre est tombé.

☞ Le dieu des ivrognes :

Que la lumière soif, et la lumière but.

☞ Dans une certaine bourgeoisie ont dit : c'est un poète pour dire, c'est un imbécile.

☞ Voir de ses propres yeux comme on dit voler de ses propres ailes.

☞ La vérité ne sort pas plus de la bouche des enfants que les enfants ne sortent de la bouche de la vérité.

☞ La musique est un rêve qui se fait rêver par ceux qui l'écoutent.

☞ Attention, la paresse doit être voulue, régulière, appliquée, voire militante, sinon elle ne paie pas.

☞ Vous dites qu'il faut marcher avec son temps ? Mais si le temps s'était trompé.

☞ – Dites chauffeur, vous ne pouvez pas aller plus vite ?

– Plus vite que qui ?

☞ Tous les jours je me découvre et bientôt je saurai qui je suis.

☞ Curare, pas si rare. Guerre-éclair pas si claire.

☞ Il y a plus de dignité à créer des fromages que des chars d'assaut. D'autant que les chars d'assaut servent en fin de compte à transporter des soudards qui mangent des fromages.

☞ Le faux attaque le vrai et le conquiert.

☞ Poésie, poésie et poésie, comme on dit Smith, Smith and Smith.

☞ L'homme-sandwich se distingue des autres en ce qu'il manque de visibilité.

☞ On rit aujourd'hui de la dictature comme on riait jadis des ascenseurs hydrauliques, des vers libres et des ondulations permanentes.

☞ – Que dit le vent ce matin, Joseph ?

– Mais le vent ne parle pas, M. le Comte.

– Vous n'êtes vraiment pas poète pour un sou.

☞ – Toc, toc, toc

– Qui est là ?

– La mort.

– Quelle mort ?

– La vôtre

– La mienne ? Elle est bien bonne. Et d'abord, depuis quand frappez-vous aux portes ?

– Je n'ai pas d'explications à vous donner. En route.

☞ Les anthologies sont des endroits publics, des squares, où nous rencontrons toujours les mêmes poètes et souvent des poètes que nous n'avons pas envie de saluer. Il semble même parfois que l'entrée de ces endroits soit interdite à certains que nous aimerions y voir.

☞ La lune est tombée dans sa soupe. Pour ne pas l'abîmer, il mange avec le dos de la cuiller.

☞ Un poisson avait perdu sa rivière. Il fallut lui coudre des ailes et lui apprendre à voler au-dessus des départements.

☞ L'art d'aujourd'hui semble vouloir se venger. Mais de qui ?

☞ L'homme de main. Il la met sur sa conscience, à la pâte. Il pose son cœur dessus. Il se la laisse prendre dans un sac. Chaude, il la joue ; forte, il la prête ; belle, il l'a fait ; dernière il la donne. Il l'a haute en certaines affaires, la fait basse en d'autres circonstances. Il la montre tantôt légère, tantôt longue, tantôt morte, tantôt heureuse, tantôt seconde.

☞ Les trois garces :

– Je suis belle et j'ai horreur de l'amour, dit l'une.

– Je suis riche et j'ai horreur du bien-être, dit la seconde.

– Je suis pauvre et j'ai horreur de l'argent, dit la troisième.

☞ Poétisez, poétisez, il en restera toujours quelque chose

☞ Moi, les maisons ne m'ont pas réussi et je préfère le plein vent.

☞ Sa maîtresse était bavarde, il l'avait couchée par écrit. Mais il avait dormi si près de ses lèvres que son corps, le lendemain, ressemblait à une affiche.

☞ On le croit inoffensif, mais il est aussi dangereux dans son inertie douillette qu'une épingle dans sa pelote.

☞ Chauve, un peu pâle, rasé de frais, l'air lilial, en smoking blanc, il a l'air d'un œuf du monde.

☞ L'écornifleur

Il use les nerfs de sa famille, la canadienne de son cousin, le papier à lettres des hôtels et ramasse les morceaux de sucre qui traînent sur les tables des cafés. Il lit les journaux de la bibliothèque de gare et les remet soigneusement en place, téléphone chez le coiffeur, mange à tous les râteliers et, par peur des complications, ne se sert jamais de son sexe, de même que, par peur des relations, il ne s'informe de la pluie et du beau temps qu'auprès de ceux qui passent vite : l'huissier, la porteuse de pain, le tambour de la ville. Du mal, il n'en fait qu'aux mouches, et encore pas régulièrement. Et cela aussi lui est pardonné.

☞ Quinconces et quintettes
 Qu'est-ce que vous faites dans ma tête,
 Quintettes et quinconces ?
 Eh bien, j'attends une réponse

☞ J'ai la vie quotidienne de tout le monde. Je lis les journaux de tout le monde et je m'aperçois que rien de ce qui arrive d'important n'a jamais été prévu. Que sommes-nous donc, tous ensemble ?

☞ Elle écoute le Cid que lui lit Lucifer
 C'est pour elle une scie amère et sans humour
 Car elle a trucidé son époux à Nemours
 Moralité : Lucie de Lamermoor

☞ N'être jamais d'aucune liste
 Mais arriver pour le café-liqueurs
 Trouver toujours l'amour en piste
 Et sous le paillason la clé du cœur
 Moralité : entrée des artistes

☞ Le gaz est pauvre. Moralité : l'odeur n'a pas d'argent.

☞ – Voyons, jeune homme, vous n'avez inventé ni la machine à mettre les i sous les points, ni le fil à couper l'herbe sous les pieds, ni la récupération des balles perdues, ni la fleur de peau, la belle jambe ou la chair de poule, ni le mouchoir à reprendre haleine. Pas même un fruit : la poire d'angoisse, la pêche miraculeuse, la pomme d'arrosoir ou la noix de veau.

- C'est exact, je le reconnais.
- Et que nous proposez-vous ?
- Eh bien, mais... tout le reste.

☞ Il a l'air d'un camembert qui aurait vu rouge, comme un fromage de Hollande.

☞ Ce que j'aurais voulu être, moi Alain Proviste ? Eh bien ténor illustre, charmeur d'oiseaux, champion de billard, l'espion le

plus demandé, le séducteur le plus comblé. Et finalement je suis tout cela en un seul mot : je suis poète. Et je me dis à moi : bravo.

☞ Au bar :

- Que dois-je vous servir, Messieurs les poètes ?
- Donnez-nous de ce vin dont l'âme chante dans les bouteilles, les alcools d'Apollinaire et le cidre de Corneille.
- Un peu de saucisson, lyrique comme d'habitude ?
- Oui, quelques rondeaux.

☞ Appréhension de l'espace-temps.

- Dites-voir un peu, l'ami ?
- Moi, Monsieur l'agent ?
- Oui, vous.
- Ah, bon.
- Qu'est-ce que vous fabriquez ici à cette heure ?
- À cette heure ?
- C'est ce qu'on vous demande.
- Quelle heure est-il donc ?
- Quatorze heures.
- Exactement ?
- Exactement,
- Quatorze heures ?
- Puisqu'on vous le dit.
- C'est impensable, supranormal... c'est... oh
- Qu'est-ce que vous me chantez ?
- Vous allez tout comprendre, Monsieur l'agent.
- C'est pas trop tôt je vous écoute.
- Je cherche midi.

☞ Quelle famille

Vasimolo, le fondateur, affilié à la maffia (que d'F, que d'F on en est essoufflé, suffoqué comme par une fanfare de fifres face à une file de fiacres). Amorf, l'aïeul (un cacochyme). Viennent ensuite le père (siffleur) la mère, l'oncle, le furoncle, l'A sans sœur et le D sans dents (les pauvres !).

Alain Proviste travaillait également à un roman de conception nouvelle dont il avait déjà arrêté le titre : Comme chacun le sait, avec ce sous-titre : Le langage est un violon.

Il eut un soir la grande surprise de voir Philiberte à la télévision, qui chantait en gesticulant et en se trémoussant, selon la mode en vigueur. Il se demanda si ce Filinte, qui la lui avait soufflée, était un impresario, un gros malin, un snob de gauche, un proxénète de droite ou un compositeur à succès, si ce Filinte était encore avec Philiberte, comme on dit, car il ne l'apercevait pas sur le petit écran. Ne trouvant aucune réponse à sa convenance, il alluma sa pipe, comme Maigret avec quelque désinvolture. Philiberte n'avait ni embelli ni enlaidi, elle était restée la même. Il trouva qu'elle chantait de grosses sottises, sans aucun métier, sans goût, d'une voix fausse et monotone, comme bon nombre de ses consœurs, et finit par conclure qu'elle s'adressait à la médiocrité générale. Tout rentra dans l'ordre.

Il avait également songé à son épitaphe pour assurer sa postérité :

Devenu anti-poète (et pour cause)
Le soldat Alain Proviste
Dernière blquette
Est mort antimilitariste.





DÉLECTATIONS SACRILÈGES

L'honneur des premiers faits se perd par les seconds.
Corneille

Longtemps j'ai été obsédé par un certain nombre de poèmes qui appartiennent aujourd'hui à la mémoire unanime. Nombreux sont ceux qui en savent par cœur quelques vers, devenus citations célèbres, sans souffrir de n'en point connaître les auteurs. Comme si ces vers faisaient partie de l'air respiré et qu'il fût entendu que nul n'est censé les ignorer. Pour moi les choses remontent aux compositions de récitation des classes de seconde et de première, ainsi qu'à ces heures d'étude où, abrité par des lexiques, on découvre avec émotion et ravissement Nerval, Rimbaud, Baudelaire, Verlaine, Apollinaire, Valéry, Hugo, Péguy. Ces poèmes, j'ai tenté d'exploiter leur charme, mais dans un esprit de ferveur et pour une sorte de libération qu'au fond je ne cherche pas, au contraire. Aussi bien, l'obsession continue ; même j'ai pu constater qu'elle s'était durcie. Paul Valéry ne détestait pas le pastiche. Il disait que c'est une merveilleuse école, d'abord et surtout pour celui qui travaille

en solitude à des fins d'illumination. C'est aussi, à son sentiment, une récréation d'une surprenante volupté. Un jour que nous parlions de sa copie extraordinaire du *Bal du Moulin de la Galette*, Raoul Dufy me dit qu'en réalité il ne s'agissait que d'un Dufy de plus, mais qu'il avait eu l'occasion de remarquer dans la toile de Renoir quantité de détails dont il ne s'était jamais avisé. En ce qui me concerne, je suis entré chez Nerval, Rimbaud, Baudelaire, Verlaine, Apollinaire et Valéry un peu par effraction et sans savoir très bien, au premier contact, ce que je désirais examiner de plus près, dans le tissu même. Je les ai lus plus intimement, presque syllabe par syllabe. Je les ai visités. J'ai mieux écouté le propos, beaucoup mieux goûté l'opportunité et la qualité, voire la nécessité des rimes, J'ai tenté de m'introduire dans l'histoire de leurs poèmes et finalement j'en suis sorti bredouille, mais comblé, nanti d'un singulier trésor, comme si j'avais eu avec ces poètes ce moment d'intimité dans le travail créateur qu'ils n'accordent jamais à personne et dont ils ne sont pas maître eux-mêmes.

A. B.

LE MEC PLUS ULTRA

Je suis le ténébreux le dur le dessalé
Le prince de bitume à la cour abolie
Ma tapineuse est morte et mon corps constellé
Porte le tatouage où revit la jolie

Neige miraculeuse et qui m'a consolé
Rends-moi ma belle Hélène et sa sœur d'Italie
Qui faisait resplendir le bourgeois étioilé
Et mon bar où le jazz à la drogue s'allie

Suis-je le malabar le caïd le patron
Je connais des puissants et peut-être des reines
J'ai tenu des maisons et dressé des sirènes

Et déjà par deux fois on m'a bien cru marron
Mais je sais me servir pas besoin d'être Orphée
Des appas de la môme et du fric de la fée.

SONNETS DES CONSONNES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles...
 Pourquoi Rimbaud n'a-t-il pas écrit : O bleu, U vert ?
 Vous n'y pensez pas ! Ce bleu ne se pouvait loger que
 devant le mot voyelles, et cet homme terrible, et qui ne
 craignait rien, a rencontré qui le sut vaincre : on l'a vu
 reculer devant un hiatus.

Tristan Derême

B noir G blanc D rouge L vert V bleu consonnes
 Aucun chant ne traduit vos tâches alternées
 B tourmentes d'écume aux boucles effrénées
 Qui retombent de la fureur des amazones

G pâleur du cristal qui clôt les destinées
 Dans l'effroi des miroirs où ne survit personne
 D cyclone d'azur vénéneux qui moissonne
 Les voiliers rutilants des mers illuminées

L marais scellés sur d'antiques caravanes
 Larves des astres chus dans l'humeur des savanes
 Où vient le V du vent ses volutes verser

Que de vers tels que foudre et de proses plus lentes
 Montent de ces rumeurs liquides ou sifflantes
 Faites pour enfanter les mots et les bercer

Consonnes au rouet sous l'hymne des voyelles
 Molécules du saint langage où sont ourdis
 Sigles S P Q R et poèmes maudits
 D'une houle où le sens est les sons s'interpellent

Un verbe encore absent y découvre des ailes
 Z X Y et maints dédales interdits
 V double et boréal d'un autre paradis
 F N T C levains des races immortelles

Chacune est comme un pacte en l'orchestre subtil
 M H à leur poste et K J tendent ce fil
 Qui perpétue en nous l'élan de l'écriture

Avec la fable et l'orgue et le sel du discours
 Où l'on voit le phénix et l'éternel retour
 Renaître de la phrase et fonder l'aventure.



HANTISE BAUDELAIRIENNE

... peupler l'air froid des nuits
Baudelaire

Il est amer et doux pendant les nuits d'hiver
Devant l'âtre où la flamme exulte comme un fauve
De regarder brûler dans sa colère jaune
Les membres et le cœur de feu notre univers

Tout y passe et jeunesse et drapeaux et refuges
Le bon aloi les clefs l'artisan les secrets
L'art et le paysage et ses moindres attraits
Tout est jeté sans ordre aux braises centrifuges

Moi j'ai l'âme fêlée ainsi que Baudelaire
Mais elle peut encore échapper et se plaire
Avec sa foi rompue aux paresse du corps

Et tandis que je vois se consumer le monde
Elle accepte le goût de la cendre à la ronde
Et veille sans bouger sur la houille des morts.

CETTE PAISIBLE RUMEUR-LÀ

Ah ! ce ciel bleu dessus mon toit !
L'arbre et sa palme
Font que je ne suis sous mon toit
Plus jamais calme

C'est un vieux rêve que je vois
Puis-je l'oublier
Mais il revient je le revois
Avec ma vie

Comment chasser ce passé-là
Qui recommence ?
Toujours le même et toujours là
Dans ma démente

Qu'ai-je donc fait, moi que voilà
De tant d'années ?
Oui, qu'ai-je fait, moi que voilà
Sans destinée ?

SOUS LE PONT MIRABEAU COULE LA SEINE

Ce soir je suis le chant d'une sirène
 Écoute-moi
 Les rêves que je traîne
 Et tous les ponts de Paris t'appartiennent

Car un beau jour l'heure sonne
 Ne compte plus sur personne

De quel amour veux-tu suivre la trace
 Dans le courant ?
 Avant qu'il ne s'efface
 Avec l'oubli de son nom dans l'espace

Puis un beau jour l'heure sonne
 Mais ne compte sur personne

La vie est là sans raison et si lente
 Au fil de l'eau
 Mais la Seine fuyante
 Ne peut guérir le cœur qui se lamente

Et maintenant l'heure sonne
 Ne compte plus sur personne

Le monde ne connaît que joie et peine
 Un soir pourtant
 Le chant d'une sirène
 Peut te mentir une heure une heure à peine

 Écoute-moi si tu pleures
 L'amour s'en va l'art demeure.

LA BOUDEUSE

Assise la boudeuse au bleu de la croisée
 Où son quartier tumultueux se dodeline
 Cet amant ancien qui rôde l'a grisée

Lasse, ayant bu le fiel, d'observer la câline
 Silhouette, à ses yeux si troublés évasive
 Elle écume, et son visage empourpré s'incline

Un bouge et ses lueurs font une image vive
 Qui, confondue à l'ombre impitoyable arrose
 De ses vieux souvenirs la chambre de l'oisive

Un vagabond recru s'arrête ou se repose
 Et montre à la pleureuse une face étoilée
 Comme on jette en passant à l'amour une rose

Mais la boudeuse mâche une haine isolée
 Mélancoliquement la trahison se tresse
 Au gré de ses regards, et qui souffrent, filée.

Le passé se déroule avec une paresse
 Insensible, et rappelle à la jeune crédule
 Ce que fut pour son corps autrefois la caresse

La lune par delà les toits se dissimule
 De lumière tantôt et tantôt d'ombre ceinte
 Puis la ville se tait. Le dernier taxi brûle

Sa sœur la grande Irma qui n'est pas une sainte
 Attise sa mémoire et presse son haleine
 Alourdie, et soudain on la devine éteinte

Au bleu de la croisée où renaissait sa haine.

GIN

Durs ville
Et porcs
Achille
Est mort
Élise
Éprise
Se grise
Et dort

Dans sa peine
Naît un oui
C'est l'haleine
De Louis
Qui proclame
Que son âme
Toute en flammes
A compris.

-o-

Ortolans bengalis
Hirondelles de Paris
Fantômes Fantômes.

MINUTE PAPILLON !

Lire en un songe obscur les volontés des cioux.
Racine

L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière.
Baudelaire

Quelque part sur l'orbite où souffle l'absolu
Loin des livres d'hier et même des services
Arrivés tout flambants des modernes offices
Vieux poème est couché perplexe et superflu

Il voit passer dans l'air des ouvrages récents
Qui portent carrément son nom et qui profèrent
Que de la même cuisse ils sont originaires
Mais démunis de rythme et de grâce et d'accents

Devant les mots d'un tel délire et péremptoires
Et ces concepts mêlés au néant de leur bruit
Vieux poème égaré dans un temple détruit
Songe à la nostalgie intime des mémoires

Mais reviendra le temps des âmes déchirées
De la bonne chanson et les penseurs nouveaux
Devront abandonner le miroir aux cerveaux
Pour des cygnes d'espoir dans les eaux libérées

CROQUIS



LA SERVANTE MAÎTRESSE

– Pauline, qu'est-ce que c'est que ça ?

– Où ça ? Monsieur.

– Attendez ... *Souci* sont huit cent francs... *blancs* huit cent francs ... *pour boire au facteur des recommandés* huit francs.... *journal* huit francs. Tout coûte huit francs ou huit cents francs, c'est formidable, tout de même !

– C'est pas de ma faute, monsieur.

– Attendez, ce n'est pas tout, c'est ça que... Ah ! voilà :

J'empoignai d'abord un feuillage doux comme une pieuvre, puis je saisis une troupe de chardons à tête de curés qui étaient passés sans me saluer. Et tout d'un coup, légère comme un mot d'amour, je me mets à voler, et je vole jusqu'aux vitrines des nuages, vertigineusement, et, pour me venger, je me mets à arracher des pendules aux arbres, des pieds de poule partout où j'en voyais, et des mains courantes, et des oreilles d'âne et des ails-de-bœuf et des yeux-de-perdrix. Puis, je ne sais pas ce qui me passe par la tête, ou plutôt par les mains, mais j'enlève ma peau comme une chemise, et j'en fais une boule, mais une très jolie boule, quelque chose de travaillé au pouce, de longuement pétri, d'amoureulement arrondi. Et je vis comme ça. Enfin, un beau jour, un jour qui portait l'épée au côté et qui ne mâchait pas ses mots, ah ! non... bref, un beau jour quoi, je lance ma

boule de peau contre le ciel qui était dur comme un cœur, et sans doute à cause de ça. Hélas, avant d'atteindre ce but, au beau milieu de sa trajectoire, la boule éclate, et seule ma peau me fut rendue. Voilà pourquoi je suis toujours là. Un peu furieuse quand même, ça se comprend...

Alors Pauline, qu'est-ce que c'est que ça?

– Ça?

– Oui, ça !

– C'est mon rêve de mercredi.

– Et pourquoi l'avez-vous écrit sur votre livre ?

– Où est-ce que j'aurais pu l'écrire, tiens ! Sur les murs ?

– Et comment se fait-il qu'il n'y ait pas de fautes dans ce galimatias ?

– Parce que je n'ai eu qu'à copier, voilà !

– J'aurais dû m'en douter. Copier ! Mais naturellement ! Où avez-vous copié cela ? Ce n'est pas si bête.

– J'ai copié sur mon rêve, monsieur.

– Je ne comprends pas. Parlez clairement.

– Eh ben, quoi ! je rêvais, je dormais, je copiais, tout en même temps. Je voyais mon rêve et je le copiais, comme le gendre de Monsieur qui est peintre. Il a copié comme ça l'étang, l'usine, des oignons, le piano, et même mes seins, et même plus... alors, voilà!

– C'est bien, Pauline, c'est bien, j'ignorais tout cela.

– Monsieur ne sait jamais rien, il faut tout lui apprendre.

DÉPLACEMENTS, ET VILLEGIATURES

Cette pierre est morte sur laquelle

J'avais écrit

J'avais dormi

Cette pierre est morte avec mes cris.

SITUATIONS D'AVENIR

Être comme la branche sous l'oiseau

Comme de la pâte autour d'un coq

*

La lune est tombée dans sa soupe, pour ne pas l'abîmer, il mange avec le dos de la cuiller.

*

Des arbres sont venus à pied jusqu'à sa maison. Ils ont cogné à la porte de leurs branches. Alors il est sorti et leur a donné des oiseaux. C'est un cœur d'or.

Mais aujourd'hui cela se sait dans la forêt.

*

Des tombes se sont arrêtées à la sortie du village, comme des sentinelles, et bavardent :

– Je mourrai avant toi, dit l'une.

*

Après la télévision nous aurons le miroir aux images et pourrons enfin nous voir tels que nous sommes : Bœuf sur la langue Estomac dans les talons Cœur d'artichaut Tête qui tourne Des pieds de nez Les nerfs en pelote Des genoux pâles L'âme des yeux au bout des doigts

Des monstres, des monstres !

*

Celui-là, dit la concierge en regardant passer un locataire, voilà qu'il met des oreilles à la place de ses lunettes, comme les murs.

*

Qu'est-ce que tu feras quand tu seras petit ? demande à son père, pour changer, l'enfant.

*

On signale de province qu'une montagne de chats a enfin
accouché d'une souris blanche.

*

Chauve, un peu pâle
Rasé de frais
L'air lilial
En smoking blanc
Il a l'air d'un œuf du monde.

*

Le monde entier tient dans un œil comme la femme aimée.

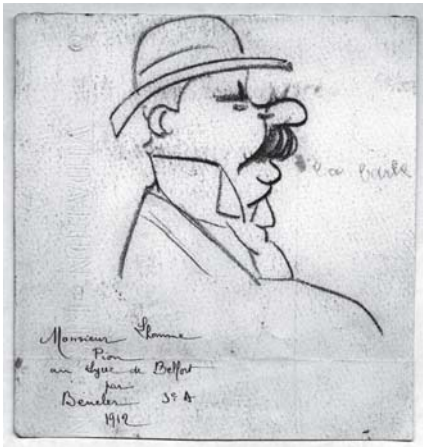
*

DÉSERT SUBURRAL

Pas un oiseau
Pas une ride
Aucun homme
Aucune ombre
Nul pli
Les arbres manquent
Tout l'espace a été lavé à l'extrait de Saturne
C'est le rien des grands jours
Seul un dieu à la langue blanche et pâteuse,
Qui aurait perdu la voix
Boude

Textes paru dans *La NEF* - Numéro 30 - Mai 1947





Lycée de Belfort 1911 : La mémoire... comme une machine à explorer le passé

BELFORT 1911... Cette date me fait soudain frissonner. Elle m'indispose contre les miroirs et m'oblige en même temps à mesurer sans enthousiasme la distance énorme qui me sépare de ma jeunesse. Il y a pourtant d'agréables souvenirs au fond de cette mélancolie. Mais qu'est-ce qu'un souvenir s'il n'est évoqué en présence de ceux-là seuls qui peuvent le partager, le compléter, qui ont contribué à le former ? Un vrai souvenir est une sorte de festin autour duquel doivent se réunir les mêmes convives. Dans la solitude, il se noircit et s'étiole. Entre camarades, il se réchauffe et se colore. Aussi, puisque nous sommes ici entre nous pour distiller les ténèbres, exigerai-je de ma mémoire qu'elle ne soit plus qu'une machine à explorer le passé.

Le lycée de Belfort se place au commencement de mes rêveries. C'est la première image précise de mon dossier. Avant, je ne trouve que nuit. Depuis, ce fut la vie. Ce lycée, nous l'apercevions de loin, par la portière du wagon qui nous ramenait à Belfort le

dimanche soir, frileux et troublés. Nous étions là quelques internes avec des soldats robustes et bruyants, qui tenaient en équilibre sur leurs cuisses des boîtes de sardines dans lesquelles ils farfouillaient de la pointe de leurs couteaux. Puis ils buvaient à la régale de grands coups d'un vin noir qui disparaissait en glougloux comiques au fond de leurs gosiers. Nous, nous étions des enfants soumis à une discipline, et ces soldats nous apparaissaient comme des êtres libres et heureux, comme des géants. Nous rêvions, et brusquement le lycée se dressait devant nous, à gauche, tandis que le train ralentissait en sifflant. Il se découpait sur un ciel dur et prenait des airs de château fort. À la gare de Belfort, un surveillant, et quelquefois le père Hopp, le concierge armé d'un parapluie, nous attendaient. Le pion, c'était notre sergent à nous, mais il portait un costume civil, et peut-être éprouvait-il la même tristesse que les gosses dont il avait la garde. Mais nous étions à l'âge où l'on croit que la sensibilité n'a été donnée qu'aux enfants.

Le seul moment agréable de ces retours était l'arrivée au dortoir, où nous retrouvions d'autres internes, amis parfaits, camarades qui avaient droit à toutes nos confidences, à tous nos secrets, et que la vie a dispersés. À cette époque, le lycée de Belfort se présentait pour moi comme une chose immense, une construction démesurée, mais il ne chargeait pas la mémoire, il n'entrait pas dans mes rêves. Je ne songeais qu'à le fuir et je l'oubliais très vite. Aujourd'hui, ce même Lycée est tout petit. En revanche, quel réservoir d'images éloquentes, et comme il revit dans cet esprit qui le détestait. Il m'apparaît maintenant comme un palais d'insouciance et de fantaisie. Il rappelle des fraîcheurs d'âme et des audaces inouïes, des cruautés et des bonheurs, et cette inestimable réserve dont parle Rainer Maria Rilke dans une de ses lettres à un jeune poète : " Même si vous étiez dans une prison, dont les murs étoufferaient tous les bruits du monde, ne vous resterait-il pas toujours votre enfance, cette précieuse, cette royale richesse, ce trésor de souvenirs ? Tournez là votre esprit. Tentez de remettre à flot de votre passé les impressions coulées. "

Mais celles-ci sont trop abondantes et trop confuses à la fois. Elles constituent un véritable roman dont les personnages existent encore. Elles font partie d'un univers dont chaque minute avait son prix. Il faut choisir.

Sollicité, à ma grande confusion, par Marcel Lehmann et Jean Dreyfus, d'écrire quelques pages à la gloire de notre jeunesse commune, je ne songeai pas à dissimuler mon embarras. La joie d'accomplir une tâche aussi séduisante en augmentait encore les difficultés. Fort heureusement, la discussion, au sens le plus affectueux du terme, dans laquelle nous nous lançâmes à cette occasion, fit sortir de l'ombre des points de repère, précisa des contours et nous permit de recréer ce qu'on appelle une atmosphère. Une pente naturelle nous conduisit aux " chahuts ". C'est bien-là qu'il fallait en venir. Les souvenirs de lycée sont effectivement des souvenirs de chahuts. Ils laissent de côté l'étude, fatalité inévitable et, disons-le, aussi dépourvue d'intérêt que l'est la guerre dans les souvenirs de guerre.

Des noms furent jetés dans la conversation. Proviseur, censeur, répétiteurs, élèves se regroupèrent. Le lycée de Belfort perceait les brumes du temps. Tout un monde s'agitait : MM. Dessirier, Plubel, Charpiat, Lamorlette, Le Deroff, Braesch, Treil, Louis, Guignot, Bousquet, Bochu, Schmorox, Lhomme, Tabouret, Enjalbert, Goll... Nous retrouvions leurs gestes, leurs inflexions de voix. Mais je ne nommerai pas les élèves. Ils sont trop nombreux à envahir soudain cette scène du passé ; et il en manque aussi, qui furent de délicieux amis, car, entre ce passé et les souvenirs dont il bouillonne, se place la guerre.

Peu à peu, les silhouettes devinrent familières. Nous revîmes ensemble le proviseur Dessirier, raide, sévère, juste et mélancolique, une sorte de Poincaré de haute taille dont la présence nous glaçait, car les proviseurs sont les premiers à donner aux enfants la crainte et le respect de l'autorité suprême. Nous revîmes le censeur Plubel avec sa figure de faune aimable et rusé, Plubel, le vrai censeur sympathique, à la fois impitoyable et tendre, bourru et cor-

dial, inflexible et fin, et qui plaisantait gentiment, en artiste qu'il était, qu'il est resté, les gaillards dont il serrait la vis. Puis se succédèrent sur l'écran de cette évocation, Bousquet, le prof d'anglais, l'homme au canotier, élégant, irritable, mystérieux et froid, tel qu'un personnage de roman policier... Ressler, qui parlait le russe, sorte de chimiste de film suédois, professeur à parapluie... Le Deroff, l'universitaire de l'espèce dandy qui portait la moustache comme un ornement... Goll, angélique, prudent et las, avec une tête de dentiste chargé de famille... L'homme, qui tenait du douanier en retraite, du photographe, du pêcheur à la ligne et du personnage de la troupe de Charlie Chaplin, mais nous ne devons faire cette remarque que bien des années plus tard.

Ce L'homme, devenu L'hommeibus, puis l'Omnibus, et enfin Nibos, était au fond un doux rêveur qui cachait des trésors d'âme. Mais il semblait né pour être chahuté, caricaturé, empoisonné par les élèves, et même par les plus sérieux. Sa mimique et ses roulements d'yeux, ses mentons, sa forte moustache et les brusques grâces de son importante silhouette nous inspiraient. Philosophe généreux, M. L'homme pardonnait cependant à cet âge sans pitié...

J'occupais en ce temps-là, dans l'étude qu'il présidait, une place de choix, celle qui, à la manière d'une citadelle, commandait la pièce, quelque chose comme une place réservée dans un train, tout à côté de la fenêtre, d'où j'apercevais parfois les yeux malicieux et la forme glissante du censeur ; et je donnais l'alarme aussitôt, comme c'était mon devoir.

J'avais alors pour voisin un nommé Marcou, qui était comme moi des environs de Montbéliard. Fils de docteur, garçon fin et paresseux, athlète complet, Marcou dormait partout, sans la moindre retenue. Il s'était fait confectionner par sa sœur un tape-cul d'une épaisseur de miche, un volumineux coussin qu'il transportait de classe en classe, et sur lequel il posait sa tête incontinent, avec un mépris royal pour tout ce qui l'entourait : l'enseignement, auquel il ne voulait prendre aucune part active, le pénétrait sans doute par endosmose. Mais cet abandon provoquait des rires, une

effervescence.

- Laissez dormir M. Marcou ! s'écriaient alors MM. Louis, Mamelet ou Ressler, selon que nous nous trouvions en " géographie " en " morale " ou en " allemand ".

Et Marcou se réveillait aussitôt, car il détestait ce genre de plaisanterie. Mais, dans l'étude de M. L'homme, il ne dormait pas. Il mangeait. Ou plutôt nous mangions. Mon père, professeur de français à l'École de droit de Saint-Petersbourg, nous envoyait alors, à mon frère et à moi (nous étions internes ensemble) des colis réguliers et volumineux qui contenaient, entre autres choses, des boîtes rondes et blanches de caviar pressé. Marcou s'aperçut bientôt qu'il adorait les spécialités russes. Selon la règle, le paquet aurait dû être déposé dans la pièce spéciale, affectée par l'administration aux confitures, salaisons et biscuits des élèves, mais je le gardais naturellement à côté de moi, dans un renforcement de notre place, riche en coins obscurs.

Nous prenions nos petits repas dans le plus grand silence, et parfois il nous semblait que nous fussions en voyage. Mais M. L'homme, quand il nous surprenait du haut de sa chaire, éprouvait des impressions nettement différentes des nôtres, et qu'il ne tardait pas à nous faire connaître, soit en me priant de lui apporter les " sardines " dont nous nous délectons – car, pour lui, les boîtes à conserves ne pouvaient contenir que des sardines – soit en ordonnant à Marcou, qui brandissait un magnifique couteau de montagnard, de bien vouloir sortir dans le couloir où circulait l'ombre méphistophélique de M. Plubel.

Pour détourner l'attention du répétiteur afin de pouvoir faire la dinette à notre aise, comme dans un pullman, nous imaginâmes un stratagème à la fois charmant et horrible. L'homme plaçait entre son mollet et la paroi de son bureau le grand cahier noir sur lequel il relevait les notes de classe avant d'y ajouter les notes d'étude. Il procédait d'abord à un remarquable travail d'écriture, soignait les majuscules en tirant légèrement un bout de langue qui se prome-

naît sur ses lèvres, recopiait des noms propres, des 6, des 5, des 9 et des zéros ; puis, soucieux de mettre ce registre à l'abri de toute indiscretion, il le déposait prudemment ouvert comme un paravent, dans l'ombre de ses genoux. C'était l'instant que nous avions choisi, Marcou et moi, pour nous approcher traîtreusement du pupitre. Pendant que l'un de nous se faisait expliquer quelque tournure latine par M. L'homme, et absorbait toute son attention, l'autre éclaboussait les deux pages exposées du cahier noir d'une longue traînée de taches d'encre.

L'opération terminée, nous revenions à nos places. L'homme guettait, épiait. Des bruits lui étaient parvenus selon lesquels il était le répétiteur le plus chahuté de ce quart de siècle. Pour précipiter les choses, je lançais une poignée de billes dans la salle. L'homme aussitôt de se jeter sur son cahier, de le brandir et de le faire claquer sur le bois avec une véhémence qui trahissait sa résolution d'aligner au hasard des colonnes de zéro pour passer sa colère. Alors, ô désastre ! il apercevait sur les pages calligraphiées un ciel noir d'étoiles d'encre. Sa consternation était telle qu'il ne se préoccupait même plus du roulement des billes sur le parquet. Il se détachait du monde. Après avoir adopté un plan, il déposait le cahier devant lui, séchait chaque tache séparément en utilisant les coins d'un buvard neuf, puis il se mettait en devoir de les gratter toutes, à l'aide d'un petit canif qu'il prenait avec une grande délicatesse de gestes dans la poche de son gilet. Une heure durant, l'étude le regardait frotter, fourbir, lisser, broser, étriller, limer et racler, le front en sueur, les tempes écarlates, la moustache affaissée, l'œil désespéré, les veines du cou prêtes à éclater. Il tenait, l'excellent homme, à exécuter une besogne impeccable.

Une fois l'encre disparue, arrachée, il soufflait sur les copeaux de ce polissage artistique en gonflant ses joues, en clignant de la paupière, les lèvres à même le papier, dont il éloignait ensuite par degrés son visage épuisé pour considérer le résultat, qui était une catastrophe. Pendant ce temps, nous avions achevé notre pique-nique et nous nous amusions comme au spectacle, car L'homme

était comique par lui-même ; il avait des trouvailles d'acteur. Il était grand, il était homérique.

Ce divertissement offrait tant d'attraits qu'il fallut le répéter souvent, à la demande générale. Le besoin de lui ajouter des raffinements s'imposa. L'encre rouge fut employée, puis l'encre verte. La petite vérole s'empara du registre. Un jour, M. Plubel entra, furieux, et pria M. L'homme de bien vouloir lui expliquer pourquoi le fameux cahier se présentait sous la forme d'une écumoire. Mais M. Plubel n'eut jamais la clé de l'énigme.

Une autre de nos occupations consistait à visiter les combles du bâtiment. Nous avions formé, Marcou et moi, avec deux camarades dont le nom m'échappe, une sorte de société secrète, un groupe de gangsters. Au roulement de tambour qui annonçait quelque récréation, nous nous élancions vers les régions inexplorées du lycée, soupentes et greniers, dont Marcou ouvrait les portes à l'aide d'un passe-partout qu'il s'était procuré je ne sais où. Nous savourions alors en frôlant des solives, des lambris épaissis de toiles d'araignée, en visitant des galeries qui ne menaient nulle part, le charme de l'aventure. La grande affaire était de s'asseoir dans un coin d'ombre et de fumer des cigarettes en se grisant d'appréhensions vagues et délicieuses. Notre importance nous montait à la tête et se transformait brusquement en un ennui que nous n'osions avouer. Que faire en effet dans cette poussière ? Nous redescendions alors comme des Sioux vers les cours où nous attiraient les cris des autres, l'air, la lumière et les rebondissements de quelque ballon de football. Et, sous les yeux des camarades inquiets, nous n'en finissions pas de goûter la joie puérile de passer pour de mystérieux personnages.

Cette recherche de l'obscurité se révélait aussi dans nos farces. Certes, nous en faisons de jour, mais, la nuit, elles nous semblaient plus pures. Je me souviens de celle des gouttes d'eau. Quel est le surveillant qui en fut victime, Jacquot, Bourg ou Tabouret ? Je ne saurais plus le dire, mais la chanson des gouttes n'a pas quitté ma mémoire. Une heure après le passage du veilleur, je me levais, je me glissais jusqu'aux lavabos où j'ouvrais de quelques millimètres

cinq ou six robinets, et je reprenais aussitôt la direction de mon lit comme un fantôme. Des gammes légères et des trilles de rossignol déjà se faisaient entendre. J'écoutais, ravi, bercé. Le pion, qui s'agitait, ne tardait pas à se mettre en mouvement après avoir grommelé quelques phrases violentes à l'adresse des plombiers et des internes. Je le voyais passer en chemise, pieds nus, devant l'enfilade des lits. Il paraissait furieux et transi. Je l'entendais ensuite fermer d'une poigne solide et impatiente les robinets babillards. Puis il revenait à sa tente et s'allongeait. Au bout d'une demi-heure, je me mettais à imiter le bruit des gouttes par de petits claquements de lèvres dont j'ai perdu le secret. Un nouveau gazouillis envahissait le silence du dortoir. Le pion se levait alors une seconde fois avec une brusquerie qui ne laissait subsister aucun doute sur ses sentiments. Il courait aux lavabos dans l'espoir d'y surprendre quelque mauvais plaisant, mais il n'y trouvait que des robinets muets et serrés. Nous regardions, Marcou et moi, son ombre blanchâtre qui retournait à son domicile en gesticulant. Je la faisais bondir une fois encore, cependant que Marcou mourait de rire sous ses draps, puis, insensiblement, je m'effondrais dans le sommeil. Au matin, nous nous apercevions que le surveillant, Jacquot, Bourg ou Tabouret, avait les traits tirés.

Cela, c'était l'univers de l'internat, où j'aperçois encore les ombres de la lingère et du docteur, celle du garçon Lucien à la moustache tortillée de séducteur, celle de Renaudin, l'économe*, celle de la mère Hopp, qui apparaissait derrière les grilles des cours avec ses paniers remplis de petits pains et de chocolat et sur laquelle il fallait se ruer comme des fauves. Beaucoup d'entre nous firent chez elle leur premières dettes.

De longues semaines passaient sans nous apporter d'idées nouvelles pour nos expéditions. Marcou se fatiguait de placer dans les poches du pardessus de Ressler des cigares que celui-ci examinait d'un air effaré, et dont il n'osait se débarrasser que dans la rue du lycée.

C'est à cette époque que je me lançai dans la caricature. J'avais

été pris, un soir, d'une admiration sans bornes pour des dessins de Gus Bofa. Alors, pendant des mois entiers j'inondais les études et les classes de portraits, charges et scènes que mes camarades se disputèrent. Tout le monde y passa, du proviseur jusqu'au tambour, et chacun eut bientôt sa petite collection. Je crois que M. Plubel, que je devais revoir à Nice trois ou quatre ans après la guerre, a conservé quelques-unes de mes œuvres, auxquelles il trouvait en 1911, mais en secret, des qualités, ce qui me flattait infiniment, car M. Plubel est un peintre brillant et indépendant. Je comprends aujourd'hui pourquoi il appréciait mon coup de crayon, alors que le professeur de dessin en titre, un esprit classique, académique, levait les épaules, haussait les sourcils en examinant mes caricatures et me montrait de son doigt maigre quelque buste d'Eschyle qu'il fallait reproduire sans fantaisie.

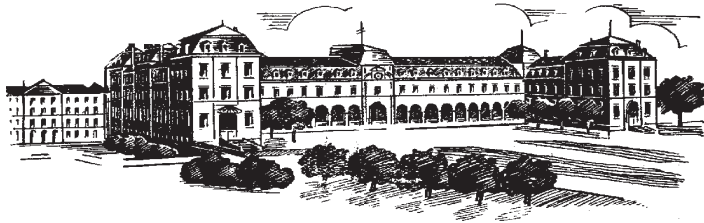
À d'autres moments, je rédigeais tout seul, ce qui devait encore m'arriver après la guerre, en plein Paris, une petite feuille satirique et universitaire dont j'illustrais naturellement et de mon mieux la chronique, la page sportive et le roman feuilleton. Ce journal comportait un seul exemplaire, un exemplaire rarissime, que le regretté Georges Ballay lisait le premier, mais Marcou le méprisait. Il était, lui, pour l'action !

Le temps passait. Les compositions de version latine succédaient aux compositions d'histoire. Le professeur de gymnastique Billet, dont je n'ai pas oublié le profil de sergent de la coloniale, fit place au professeur Griffol, qui enseignait aussi la danse à l'aide d'un phonographe à pavillon d'où s'échappaient des airs pareils aux crépitations du beurre dans une poêle à frire. Tabouret faisait du shadow-boxing en promenade. L'équipe de football du lycée allait disputer quelque match avec l'association Sportive de Montbéliard. Mon père nous faisait donner des leçons de boxe, ce qui me permettait de briller par la technique dans les combats singuliers ou les bagarres. La voix de Goll s'élevait dans le bourdonnement de son étude à l'occasion de quelque hanneton et lançait par-dessus les élèves un cri singulier qui nous est resté dans l'oreille : "Sarrault,

là-bas ! ” Les consignes pleuvaient sur le groupe dont je faisais partie et je passais des dimanches entiers à lire le *Journal des voyages*, les *Lettres de mon moulin*, des *Contes* de Maupassant, choisis pour la jeunesse, à dessiner, à recopier des vers, à me bourrer de pommes de terre frites ou de caramels achetés en ville le matin, tandis qu'on nous conduisait au Temple, les luthériens du pays de Montbéliard. Un soir, il fallut m'emmener d'urgence à l'infirmerie, verdâtre et fiévreux, agité de convulsions bizarres. Il s'agissait d'un empoisonnement sur l'origine duquel je me refusai, on le comprend, à jeter la moindre lumière. Mais je n'en devais pas mourir...

Texte paru dans l'annuaire du cinquantenaire
de l'Association amicale des anciens élèves du collège et du lycée de Belfort
Décembre 1938

* M. Renaudin était effectivement le « Dépensier », l'Économiste étant à cette époque M. Enjalbert. (NdA)





La littérature sur Internet

Diffusé sur Internet, voici une revue strictement consacrée aux livres, adossée à un service de librairie électronique.

Fondé et dirigé par Patrick Lienhardt, écrivain, et Richard Combet-Joly, consultant en informatique, PARU.COM présente chaque mois une sélection sous forme de notes de lecture, de bibliographies, d'entretien et de chroniques. Totalement indépendante des éditeurs et composée d'une trentaine de professionnels de la presse, de l'édition et de l'audiovisuel, l'équipe de rédaction est dirigée par Patrick Lienhardt. Elle comprend, entre autres, Serge Sanchez (écrivain et journaliste, collaborateur régulier du magazine littéraire) et Rauda Jamis (écrivain et traductrice).

PARU.COM a choisi comme partenaire commercial la librairie Île des Livres, spécialiste de la livraison à domicile de livres. Créée en 1997 par Cyril Delattre et Michel Pugens, cette librairie pas comme les autres dispose de la confiance de plus de 1500 clients à Paris, en province et à travers le monde.

Tous les ouvrages présentés par PARU.COM peuvent ainsi être commandés et livrés à domicile depuis le 1 décembre 1998. Le prix des livres est le même que celui pratiqué par tous les libraires (loi Lang).

Paru.com : Patrick Lienhardt
Redaction@ paru.com

Le Bureau de Poésie

d'hier... et peut-être demain

Cette rubrique fait écho à une émission culte qu'André Beucler anima durant vingt ans sur les chaînes nationales de radiodiffusion : *Le Bureau de Poésie*, dont beaucoup de nos lecteurs se souviennent.

En guise d'introduction, voici quelques lignes extraites du volume de souvenirs *De Saint-Petersbourg à Saint Germain des Prés* :

« L'homme ne vit pas seulement de prose, sinon il serait menacé d'asphyxie progressive et disparaîtrait sans même avoir eu le temps de mettre ce malheur en strophes. Et c'est probablement parce que les gaz irrespirables se manifestent sous les aspects les plus variés, que la poésie, sans aller jusqu'à la démesure, approche de la puissance, comme s'il n'était pas exclu qu'elle pu devenir à sa manière une force de dissuasion.

Ce qui est vérifiable, et quel sondage excitant pour l'esprit actuel, c'est que la France poétique atteindra prochainement un million de sujet. Car ils sont presque un million de sujets qui écoutent *les chansons du vieil univers*. Les uns les transposent et les communiquent à *leurs semblables, leurs frères* ; les autres se laissent simplement bercer dans l'ombre. »

Nous aimerions prolonger ce message avec le concours de nos lecteurs et de leurs amis.

(à suivre)

ENTRECIEL

L'été des ombres nues-cruelles, infarcit
 Un sol transfiguré, à lourdes orgues...
 Ces orages houlent un soir clair, bronze fin,
 Aux bleus azimuts de mer, vagues écloses;
 Séquences-rush de fins limons d'albâtre...

L'été!... au cru de ces verts entr'ouverts !
 À nuits démentielles, se craqueline un Ciel
 Charroyant mille grumes d'un irréel jardin...
 Aux Rêves ébattus en ces clapeaux-mica,
 Eclat net d'une amande entre fines paupières...

Etrange regard d'une mer vers ce ciel
 Eparpouillant des nues esclavagées...
 Et l'Infini interstitiel qui nous attend.

Emmanuel Looten

Emmanuel Looten pourrait servir d'exemple à quelque démonstration de poésie moderne, et l'on dira bientôt de Poésie tout court, celle-ci s'étant heureusement attribuée le droit de disposer d'elle-même, comme font les peuples et de se défaire des règles qui ont été employées au-delà de leurs possibilités. Cette liberté enfin conquise, les mots courants, mais délestés, autonomes, se manifestent parfois de manière nouvelle, aussi denses, aussi insolites, aussi expressifs que les mots inventés par le poète. D'autre part, ainsi purifiée, émancipée, la poésie moderne acquiert une identité qu'elle ne possédait pas du temps de " l'art des vers ", comme on disait d'ailleurs avec justesse.

Extrait de la préface d'André Beucler pour Les Choix sensible – 1973

LA FOLLE DU JARDIN

Un oiseau s'est envolé. Elle a poursuivi une feuille
 Mouillée que le vent a fait rouler jusqu'au mur.
 Elle est devenue sève, écorce, ambitieuse.

Où est la lumière qu'on nous cache ? Et la joie ?
 C'est l'aube. On peut nous attendre. Elles pressent
 le soleil. Tout deviendra possible. Il n'est pas
 trop tard, il ne fait plus froid.

Les graviers du chemin deviennent doux et tièdes.
 L'héliotrope sépare la rocaïlle. Il l'inonde de
 parfum. Elle est toute prête à croire en Dieu.

Les jacinthes flambent de rire. Rien n'était donc sérieux.
 Des arceaux, des arceaux de roses...
 Des massifs, des massifs de roses !...
 Les roses ont fait la paix avec les marguerites.

Maryse Vincent-Neveu

Maryse Vincent-Neveu est à l'aise dans la matière première de ce que nous entendons intimement, quotidiennement, par poésie, comme nous comprenons les couleurs que les peintres proposent côte à côte sans aller jusqu'à ce que l'on pourrait appeler la notification. C'est une poésie qui existe à la manière d'un pressentiment, d'une odeur, d'une trace, d'une piste, d'une présence que l'on devine sans la voir [...] ... une entente avec ce qui coule de source, avec ce qui plaît à la sensibilité, un calme dans la rêverie, une mélancolie et un cœur exacts, une tolérance à l'égard des conventions, enfin des épaisseurs, des tintements, des rencontres...

Extrait de la préface d'André Beucler pour Les Cheveux du soir. Pierre Jean Oswald ed. 1974

RENDEZ-VOUS AU DIABLE

J'ai donné rendez-vous au diable
 Pour la gloire de Dieu
 - Il est arrivé à l'heure
 Sans oublier les fleurs
 Le diable tient parole.

J'ai servi un dîner au diable
 Pour la conscience de Dieu
 - D'une fourchette élégante
 Il a fait honneur à mes plats
 Le diable tient son rang

J'ai fait l'amour avec le diable
 Pour le plaisir de Dieu
 - Quand son corps a pris feu
 Il m'a donné son âme
 L'amour le tient, pauvre diable.

Yves-Ferdinand Bouvier
 1995

*Yves-Ferdinand Bouvier qui n'a pas trente ans, ne nous dit rien de plus de lui-même.
 Après tout, ses poèmes parlent pour lui, ainsi peut-être qu'une citation de C.F. Ramuz qu'il a choisi
 de nous offrir en lisant André Beucler : " Qui regarde cesse de voir "*

AU GRE DU TEMPS

À la Princesse Hedwige de Polignac,
 " super et supra "

J'ai, dans mon jardin, une jarre,
 Qui me vint de qui j'aimais tant;
 Mais, hélas ! le Temps qui sépare,
 Prit mon amie, en un instant.

Et j'ai aussi, je m'en empare,
 Son écritoire, tant et tant,
 Beaucoup de larmes qui déparent
 Toutes ses lettres, les lisant...

De ces souvenirs je m'effare,
 La retrouvant dans un printemps,
 Dans la chanson d'une guitare,
 Elle revit, pour moi, souvent.

Ou dans l'accent d'une cithare,
 Dont un jour elle me fit présent,
 Et quelquefois mon cœur s'égare,
 En froissant, en vain, un ruban !

Christiane Rinaldi
 mardi 9 janvier 1990

Christiane Rinaldi est, si l'on peut dire, une « militante » de la poésie. Elle cumule l'ardeur et la douceur, le cri et le secret, le précieux et le familier avec bonheur, avec bonne humeur, et non sans rigueur sous une apparente désinvolture. Car ce qui est certain, c'est qu'à la fin de l'envoi, elle touche !

L'ARCHE

Invente-moi une maison
 Aux girouettes affolées
 Qui virent sous les giboulées,
 Crissant au vent des cardinaux,
 Comme mât de bateau.

Invente-moi une maison
 Aux portes bleues comme drapeaux
 Qui claquent contre les hublots
 Sur le pont qui monte et descend
 Comme chevaux de bois grinçants.

Invente-moi une maison
 Aux rideaux blancs comme des voiles
 Pendues aux branches des étoiles,
 Aux lits qui tanguent au noroît
 Accrochés aux poutres de bois

Une maison où l'on respire
 Où le corps vacille et transpire,
 Où le corps palpète et soupire,
 Comme le ventre d'un navire.

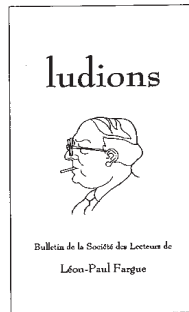
On vivrait en pleine lumière,
 L'âme lavée de ses détours,
 En inventant des mots d'amour
 Qui n'ont pas de sens sur la terre.

Marins en sursis d'existence
 Ou capitaines au long cours,
 Nous ferions une arche d'alliance
 De notre vie au fil des jours.

[...]

Danièle Norman-Corvaisier
 Extrait de *Fleurs de sel* 1998

Depuis l'âge de douze ans Danièle écrit en vers comme elle respire. Entrée à l'École normale de Strasbourg, elle présenta en 1962, en guise de mémoire de fin de cycle, un texte lyrique de 200 pages : Le Poème de la mer. Le Rectorat devait couronner cette prestation en lui attribuant une bourse d'études universitaires. Durant une trentaine d'années elle enseigna le français en Anjou. Après avoir élevé quatre enfants, elle partage maintenant son temps entre l'écriture, le chant choral et l'enluminure. Une de ses filles, formée à cet art précieux à l'École d'Angers (un établissement unique en Europe), lui a fait découvrir.



L u d i o n s

est le bulletin édité par
la “ **Société des Lecteurs
de Léon-Paul Fargue** ”

(association régie par la loi de 1901),
c r é é e e n 1 9 9 6 p a r
Barbara Pascarel et Pierre Loubier,
afin de mieux connaître Léon-Paul Fargue
et développer la recherche sur son œuvre.

Ludions publie des textes rares ou inédits du poète,
des études et comptes-rendus, un glossaire,
ainsi que des dossiers thématiques
(n°2/3 consacré à “ **Fargue dans l’atmosphère
surréaliste** ”). Prochain numéro (n°5, hiver 1998-99) :
“ **Fargue et le monde perdu** ”. À paraître en 1999 :
“ **Fargue lecteur** ”, “ **Musique et musiciens** ”.

Pour adhérer à l’Association et recevoir *Ludions*,
envoyer vos nom, adresse et cotisation à :

Société des Lecteurs de Léon-Paul Fargue

6, rue Claude Matrat

92130 Issy-les-Moulineaux

Cotisation annuelle : 150 francs français.

Renseignements :

Pierre Loubier 01.46.44.43.33

Barbara Pascarel 01.47.00.59.15

Boite aux lettres

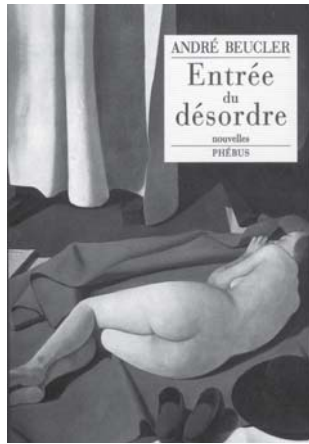
Souvenirs et témoignages de nos lecteurs

Mes parents, qui étaient les correspondants d’André et Serge Beucler lorsque ceux-ci étaient internes au lycée de Besançon, parlaient évidemment souvent d’eux et lorsque le nom d’André figura de plus en plus dans les rubriques littéraires, ils suivirent son ascension avec intérêt.

Cependant, mon père s’établit au Maroc à partir de 1926 et les Journaux locaux ne permettaient guère de se faire une idée de la production d’André et de ses faits et gestes. Seuls nos brefs séjours en France tous les deux ans nous donnaient l’occasion de rencontrer son père à Bondeval ou ses oncle et tante à Seloncourt.

Mais il y eut un événement pour moi en 1932 : André Beucler venait d’adapter en français “ I.F.1 ne répond plus ”, un film tourné en Allemagne. Le film fut projeté dans une salle de Rabat et je fus ébloui car il s’agissait d’une histoire d’aviation et j’étais un passionné, passant une partie de mes loisirs à l’aérodrome. Je devrais aussi tous les livres d’aviation qui me tombaient sous la main et je n’ignorais pas que le premier ouvrage de Saint-Exupéry, Courrier Sud, avait été préfacé par André.

Le film me marqua terriblement, et pendant des mois, je fredonnais à tout instant le refrain qui



Entrée du **D**ésordre

Six nouvelles sous ce titre emblématique qui appelle le rêve et charme le quotidien pour le rendre supportable.
 Un regard qui tel un prisme décompose la vie en fractales poétiques et nous le reconstitue sans doute plus vrai.

**Actuellement
chez votre libraire**

revenait de façon lancinante :
 “ Eh ! Charles, salue la lune, salue l’soleil et les étoiles pour moi... ”

Je pense avoir rencontré André Beucler au cours de l’été 1937. Mon père était mort en avril à Rabat et ma mère, qui avait heureusement conservé sa propriété à Besançon, avait décidé de s’y établir aussitôt que possible. Entre temps, j’avais passé avec succès mon premier baccalauréat, j’avais 17 ans et ma mère, petitement pensionnée, commençait à se préoccuper de mon avenir. Elle pensa demander conseil à André. Nous le rencontrâmes chez son père à Bondeval. Il avait divorcé et était seul. Séjournant beaucoup à l’étranger, fréquentant ambassades et consulats, il admirait beaucoup ceux qui y représentaient la France et me conseilla de préparer après ma philo un concours comme celui d’attaché de consulat par exemple.

Dès ce moment, je fus charmé par l’aisance d’André Beucler, sa simplicité cordiale, son humour communicatif. Il était très gai. Dans le numéro 1 de Plaisirs de Mémoire et d’Avenir, Odile Yelnik

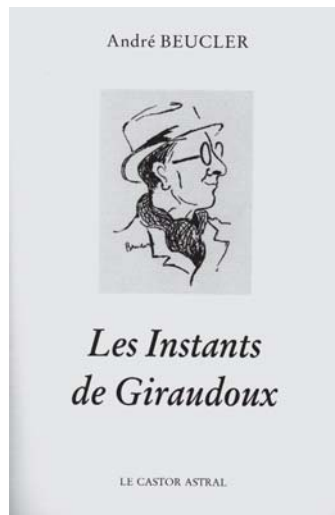
a écrit cette phrase qui m’amuse beaucoup : “ Il riait de tout son corps ”. C’est très exact. Il avait une façon de rire silencieusement en secouant les épaules, geste qu’il tenait de son père, celui que dans la famille nous appelions “ l’oncle Jules ”

Je pense que mes relations avec André Beucler ont été privilégiées en ce sens que nos rencontres se sont presque toujours passées en période de vacances ou dans des moments de loisirs. Je ne l’ai donc jamais senti soucieux, sauf au cours de nos derniers échanges téléphoniques, lorsque la surdité était pour lui un handicap difficile à surmonter.

Ma dernière rencontre avec lui avant la guerre se place le 11 août 1939 : c’était presque le dernier quart d’heure. Et pourtant, il ne semblait pas particulièrement inquiet. La conversation fut même assez enjouée et je me souviens qu’elle porta en particulier sur l’avenir de Charles Trenet dont la montée au firmament des chanteurs se précisait.

Ce fut donc la guerre. Il ne fut plus question pour moi d’aller poursuivre mes études à Paris. Nous sa-

Souvenirs littéraires



Jean Giraudoux et André Beucler

dans la vie entre 1925 et 1944

Conversations, petites phrases, humour. Vision de la France, description du pittoresque. 12 portraits de Jean Giraudoux.

Actuellement chez votre libraire

Léon-Paul Fargue et André Beucler

Les promenades de deux complices de coins de rues en salles de billards, dans le Paris de l'entre-deux-guerres pour saisir la poésie des mots et des choses, au hasard de rencontres insolites, découvrir le pittoresque et en sourire à chaque instant.



vions, bien sûr, ma mère et moi, qu'André appartenait au Cabinet de Jean Giraudoux, Haut-Commissaire à l'Information. Mais il ne prit pas le temps, semble-t-il, de revenir dans le Pays de Montbéliard pendant la drôle de guerre.

Sous l'occupation, nous sûmes, je ne sais comment, qu'il s'était réfugié à Cannes, mais il n'était guère possible d'organiser une rencontre (Besançon était en zone interdite). Pour ma part, évadé de France par l'Espagne au début de 1943, c'était bien entendu un grand silence qui commençait.

Devenu chef de cabinet d'un Préfet de la Libération, mes voyages à Paris ne furent plus rares et je pus reprendre contact assez vite avec André après la fin de la guerre. Il était à nouveau à Paris et nous eûmes des rencontres passionnantes avenue Matignon.

Un jour il me convia à manger une choucroute chez Lipp en souvenir de Jean Giraudoux qui, paraît-il, y venait précisément pour déguster ce mets.

C'était l'époque, me semble-t-il, où André venait d'écrire *Les Instants de Giraudoux*.

Une autre fois, il m'emmena dîner dans un bistrot tenu par des Auvergnats qu'il connaissait bien. J'imagine qu'il y était venu avec Léon-Paul Fargue.

Je réussis à le décider à venir me rendre visite à Poitiers où j'avais suivi mon Préfet. Cela se passa les 18 et 19 février 1951. Venu par le train (André ne conduisait pas et à ma connaissance n'a jamais possédé de voiture), il déjeuna chez moi et fit connaissance avec le préfet et son épouse qui furent vite charmés par la conversation.

Le soir se produisit un épisode amusant : le secrétaire Général de la Préfecture qui rentrait de congé en voiture tomba en panne dans l'Indre et me demanda si je pouvais aller le chercher. André insista pour m'accompagner et le plaisir de la conversation pendant le trajet fut tel que je fus loin de regretter ce contretemps. Par la suite, je n'ai pu m'empêcher de me remémorer une autre panne, celle dont fut victime dans l'Aube Jean Giraudoux, pour notre plus grand plaisir, car André était avec lui et a rapporté de façon merveilleusement précise la conversation échangée tout au long

Actuellement chez votre libraire



André Beucler : un écrivain dans son siècle

De nombreuses amitiés et des rencontres animées par un humour percutant.

Panorama de la vie littéraire et de l'atmosphère de l'entre-deux-guerres.

Témoin incomparable, André Beucler évoque entre autres, **Antoine de Saint-Exupéry, Joseph Kessel, Valéry Larbaud, Léon-Paul Fargue, Saint-John Perse, Paul Morand, Gaston Gallimard, Robert Desnos, Max Jacob, Louis Jouvet, Jean Giraudoux, Drieu La Rochelle, Roger Martin du Gard, Pablo Picasso, Jean Cocteau, André Gide, Paul Valéry, André Malraux...**

de la nuit : le chapitre des Instants est intitulé " Songe d'une nuit d'été ". Hélas ! je n'ai pas le talent d'André pour répercuter joliment ce qu'il m'a dit au cours de la nuit du 18 au 19 février 1951... Devenu par la suite Sous-Préfet de Gex, je reçus André à plusieurs reprises, lorsqu'il se rendait en Suisse, et j'ai été naturellement un auditeur assidu de ses émissions sur les chaînes nationales de la Radiodiffusion. Je me souviens avec émotion de sa présentation d'Adorables Rengaines.

Mais nos relations se sont fatalement espacées lorsqu'il a quitté Paris pour se retirer à Cannes d'abord, à Nice ensuite. Cependant, nos échanges épistolaires et téléphoniques sont restés nombreux. L'un des plus curieux se situe en 1982 alors qu'il mettait la dernière main à Plaisirs de Mémoire. André m'écrivit pour me demander de vérifier si Marcel Ribardière, avoué à Paris avant la guerre, était bien originaire de Montmorillon (j'étais alors Sous-Préfet de la Châtre). Ce Marcel Ribardière avait été choisi en 1934 par Hitler pour défendre ses intérêts littéraires en

France et en particulier l'ouvrage *Mein Kampf* traduit en français. Hitler reçut des droits d'auteur et nomma - à son corps défendant - Marcel Ribardière membre d'honneur du parti national socialiste. En 1940, au moment de l'invasion allemande, le bruit courut que les troupes de la Wehrmacht n'entreraient pas à Montmorillon. Je n'ai pu vérifier ce fait, mais je crois me souvenir que la ville de Montmorillon ne fut pas comprise dans la zone occupée.

La lettre dans laquelle il m'expliquait ces choses fut l'une des dernières que m'écrivit André. " J'écris très lentement ", précisait-il " (presque sous surveillance médicale...). Ma surdité est plutôt un appoint dans l'affaire, car elle m'isole, ce qui est excellent pour l'effort intellectuel, mais l'arthrose, l'artérite et les troubles orthostatiques m'obligent un peu trop souvent à l'interrompre. Comme il est dommage que tant de kilomètres nous séparent. Nous en aurions des choses à nous dire !".

Gilbert Belin

Enthousiasme...

Et dire que si André Beucler avait été là, j'aurais pu lui dire qu'il m'a fait découvrir un univers nouveau. [...]

J'ai commencé à lire Entrée du désordre. Le « 8 » m'a particulièrement marqué. J'y trouve mêlé, à la fois, un lyrisme grandissant et des phrases simples qui, à la seconde lecture éclatent par leur réalisme.

Cette manière de virevolter avec les

mots, et de faire cohabiter des champs lexicaux tellement différents, semble difficile à comprendre et pourtant le sens nous apparaît bien plus clair.

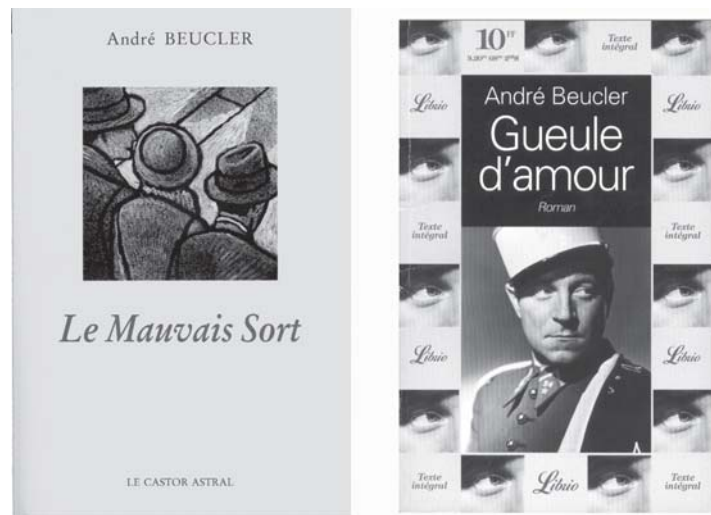
Je ne citerai que deux phrases :

“Parfois un accord égaré tombait dans un seau à champagne”.

“L'escalier montait jusqu'à moi depuis des siècles”.

Mon enthousiasme est tel que je voulais vous en faire part, à vous dont le rôle est de préserver ce que nous devrions tous connaître.

Sophie Noir-Anriot

Actuellement chez votre librairie**Éblouissement et impatience...**

Je ne peux me résoudre à découper le bulletin d'adhésion d'une si belle revue - ce serait comme si je devais mutiler une jeune fille...

... le premier numéro m'a ébloui tant par sa présentation soignée que par son contenu de haute tenue littéraire, et me rend impatient de découvrir le second...

Yves-Ferdinand Bouvier

Une expression naturelle et délicate...

Je suis une jeune lectrice de 14 ans qui vient de découvrir une œuvre d'André Beucler. Cet auteur a une façon particulière d'amener les lecteurs à vivre l'histoire, on se sent rentrer dans la peau des personnages au fil des pages. André Beucler s'exprime d'une jolie manière qui est naturelle et délicate.

J'ai vu un contact entre les hommes et les femmes que je ne connaissais pas, après avoir “goûter” à Gueule d'Amour.

Adeline Molero
Élève de 3^{ème}

Un grand intérêt...

Le n°1 de Plaisirs de Mémoire et d'Avenir m'est bien parvenu et j'en ai pris connaissance avec un très grand intérêt tout en admirant l'excellent travail de mise en page et d'impression de ces textes prestigieux. Lors d'une de nos dernières réunions de l'Association A. Gide, j'avais fait lire les souvenirs d'André Beucler sur la maison d'A. Gide où se déroulait la réunion et je n'étais pas la seule à connaître le talent et l'entourage prestigieux de cet auteur si représentatif de son époque. Je ne suis plus Secrétaire Générale de notre Association, trop prise par une autre Association, toute musicale celle-là, que j'ai fondé en souvenir de Nadia et Lili Boulanger...

Marie Françoise
Vanquelin-Klincksieck



24, avenue Matignon

**Dans le cadre du centenaire
d'André Beucler,
une émouvante manifestation
s'est déroulée le 8 octobre 1998**

Sous la présidence de François Lebel, Maire du VIII^{ème} arrondissement, une plaque a été apposée sur la façade de l'immeuble sis 24, avenue Matignon, où l'auteur a vécu de 1948 à 1959.

Olivier Barrot, qui honorait cette cérémonie de sa présence, a longuement et chaleureusement évoqué la figure et l'œuvre d'André Beucler.

Un cocktail "à la russe" clôturait cette réunion.



Association André Beucler

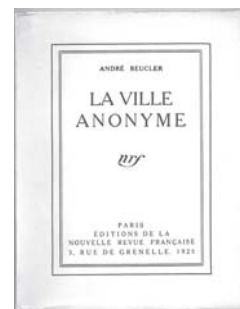
**Pour recevoir au fur et à mesure la
revue PLAISIRS DE MÉMOIRE ET D'AVENIR, et d'autres informations sur
les activités organisées autour d'André Beucler, mais aussi autour
de ses contemporains, nous vous invitons à nous rejoindre au sein
de l'Association.**

Cotisation annuelle 1999

Membre actif	250 francs
Membre bienfaiteur (personne physique)	500 francs
Membre bienfaiteur (personne morale)	1.000 francs

Merci de nous adresser vos demandes d'adhésions et/ou d'informations accompagnées des informations suivantes : nom, prénom, adresse, code postal, ville, pays et... éventuellement, réglemement à :

Association André Beucler
17, rue du Docteur Germain Sée
F-75016 Paris
France



La Ville anonyme

L'auteur suppose dans ce livre qu'une révolution profonde a bouleversé l'Europe entière. Toutes les branches de l'activité sociale et humaine ont été rompues. Il n'y a plus aucun moyen de transport, plus de communication postale, plus de journaux, plus de

police, plus rien. Les foules, qui se sont partagé toutes les richesses, vivent comme elles peuvent et s'organisent très sommairement pour ne pas mourir dans l'opulence.

Au milieu d'une ville prise au hasard dans le chaos, s'élève un bâtiment où l'on s'amuse. Il est tenu par une ancienne commerçante, Madame Angèle, qui a bien voulu se dévouer pour veiller aux distractions sans lesquelles on mourrait d'ennui. Cet endroit est le cadre du récit qui tient en quelques heures, de la tombée de la nuit au petit jour. Les gens y vivent d'une façon pittoresque et tragique.

Là se réunissent, venus des quatre coins du monde, mais unis dans la même inquiétude, les personnages les plus divers. On y verra un lord anglais qui a la nostalgie des ambassades, une princesse russe habituée aux mouvements, un couturier parisien, une danseuse de music-hall, un aimable voyou qui regrette le boulevard extérieur et déclenche sans le vouloir une émeute terrible, une étudiante allemande qu'une nouvelle manière de vivre inquiète déjà et dont le père vit en marge de tout le monde dans une limousine, un ministre de l'Intérieur, caricature du politicien imprévoyant, et enfin un indifférent passionné pour qui les révolutions politiques et sociales ne sont rien auprès des tourments intérieurs et par la bouche duquel André Beucler a exprimé les sentiments éternels et immuables.

Vers le milieu de la nuit, on verra passer un rapide dans la ville où il n'y avait même pas de rail avant le premier chapitre. Il ne changera rien au drame social et laissera plus angoissant encore dans le cœur du personnage principal le drame humain. Un inconnu en descendra qui sera le hasard en personne, ce hasard cruel et presque insignifiant qu'aucune révolution ne saurait rayer de la vie. Les gens s'engouffrent dans les wagons, le train part pour un nouvel inconnu et tout rentre dans le silence.

Seul, un cœur crie encore.

Reproduction de la prière d'insérer

inclue dans les services de presse de l'édition originale en 1925



VIENT DE PARAÎTRE

À l'occasion du centenaire de la naissance d'André Beucler, les éditions Gallimard rééditent dans la collection l'Imaginaire son premier ouvrage : *La Ville anonyme*.

Curieusement cette réédition vient particulièrement à son heure. *La ville anonyme* est une œuvre visionnaire dont le cadre nous transporte dans une Europe déchiquetée, en proie au chaos d'une mondialisation déglinguée.

L'atmosphère décrite n'est pas sans analogie avec le drame que nous voyons déchirer en ce moment même la Russie.

Dans ce climat apocalyptique André Beucler, ce magicien du style, nage avec virtuosité. Celui que Paul Morand avait sacré prince du hasard, manie au passage, bien avant qu'on en parle, la notion de réalité virtuelle.

Après quelques belles pages descriptives, pour nous mettre " dans le bain ", l'auteur passe au ton du récit. Un récit qui se déroulera en une nuit aux heures ponctuées.

Ce récit donc – n'oublions pas qu'il paraît en 1925 - ouvre la porte à une conception entièrement nouvelle de l'écriture romanesque.

Les valeurs imposées cessent d'avoir cours et le romancier pour la première fois s'efface devant les interrogations fondamentales des raisons de vivre, du sens de l'histoire et de l'échéance de la civilisation.

Si André Beucler a pu paraître longtemps atypique aux critiques, aussi élogieux aient-ils été, force est de constater aujourd'hui que plus précisément que moderne, il est un précurseur, et sa manière apparaît en bien des pages comme prémonitoire. Ne serait-ce qu'à propos de sa technique narrative cette " objective subjectivité " qu'il a su introduire, cette faculté qu'il a de fondre le narrateur au spectateur en lui permettant en même temps d'entrer dans les personnages.

Cette " manière ", certes, doit beaucoup au cinéma et en même temps le préfigure puisqu'en 1925 le parlant n'a pas encore envahi les salles.

Beucler n'a rien à démontrer : il constate que la saisie de l'être dans son contenu primordial et surprenant guérit de l'angoisse comme de l'ennui. Elle est le secret de ce " merveilleux quotidien " qui éclaire de l'intérieur et transmue la pseudo-réalité en féerie.



Reproduction de la prière d'insérer incluse dans les services de presse de l'édition 1998